

ATALA

CHACTAS

PRÉFACE.

On voit par la lettre précédente (1) ce qui a donné lieu à la publication d'*Atala* avant mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, dont elle fait partie. Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la manière dont cette histoire a été composée.

J'étais encore très-jeune lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des Sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour les Français, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier; mais je m'aperçus bientôt que je manquais des vraies couleurs, et que, si je voulais faire une image semblable, il fallait, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulais peindre. En 1789,

Atala venant délivrer Chactas.

(1) La lettre dont il s'agit ici avait été publiée dans le *Journal des Débats* et dans le *Publiciste* (1800); la voici:

« CITOYEN,

« Dans mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, ou *les Beautés de la religion chrétienne*,

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.

je fis part à M. de Malesherbes du dessein que j'avais de passer en Amérique. Mais désirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le *passage* tant recherché, et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un second voyage, qui devait durer neuf ans. Je me proposais de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sur le pôle (1). M. de Malesherbes se chargea de présenter mes plans au gouvernement, et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragments du petit ouvrage que je donne aujourd'hui au public. La révolution mit fin à tous mes projets. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père; ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talents mourir des suites du traitement qu'elles avaient éprouvé dans les cachots, j'ai erré sur les terres étrangères où le seul ami que j'eusse conservé s'est poignardé dans mes bras (2).

De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques fragments, en particulier *Atala*, qui n'était elle-même qu'un épisode des *Natchez* (3). *Atala* a été écrite dans le désert, et sous les huttes des Sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, qui sort de toutes les routes connues, et qui présente une nature et des mœurs tout à fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventure dans *Atala*. C'est une sorte de poëme (4), moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude, et dans le tableau des troubles de l'amour, au milieu du calme des déserts. J'ai essayé de donner à cet ouvrage les formes les plus antiques; il est divisé en *prologue*, *récit* et *épilogue*. Les principales parties du récit prennent une dénomination comme *les chasseurs*, *les laboureurs*, *etc.*; et c'était ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce les Rhapsodes chantaient sous divers titres les fragments de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Je dirai aussi que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes : il me semble que c'est une dangereuse erreur avancée, comme tant d'autres, par Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. Il y a tel drame dont personne ne voudrait être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'*Enéide*. On n'est point un grand écrivain parce qu'on met l'âme à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

C'est Priam disant à Achille :

Ἀνδρὸς παιδοφονοιο ποτὶ στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι.

Juge de l'excès de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mon fils.

C'est Joseph s'écriant :

Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Ægyptum.

Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre. Les Muses sont des femmes célestes qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste, je ne suis point, comme Rousseau, un enthousiaste des Sauvages; et, quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société que ce philosophe avait à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, partout où j'ai eu occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé*, je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de *nature*, on a tout perdu. Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Les moralités que j'ai voulu faire dans *Atala* sont faciles à découvrir; et comme elles sont résumées dans l'épilogue, je n'en parlerai point ici; je dirai seulement un mot de Chactas, l'amant d'Atala.

C'est un Sauvage qui est plus qu'à demi civilisé, puisque non-seulement il sait les langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle il marche, entre la société et la nature. Cela m'a donné quelques avantages, en le faisant parler en Sauvage dans la peinture des mœurs, et en Européen dans le drame de la narration. Sans cela il eût fallu renoncer à l'ouvrage : si je m'étais toujours servi du style indien, *Atala* eût été de l'hébreu pour le lecteur.

Quant au missionnaire, c'est un simple prêtre qui parle sans rougir *de la croix, du sang de son divin Maître, de la chair corrompue, etc.*; en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est. Je sais qu'il est difficile de peindre un pareil caractère sans réveiller dans l'esprit de certains lecteurs des idées de ridicule. Si je n'attendris pas, je ferai rire : on en jugera.

Il me reste une chose à dire : je ne sais par quel hasard une lettre que j'avais adressée à M. de Fontanes a excité l'attention du public beaucoup plus que je ne m'y attendais. Je croyais que quelques lignes d'un auteur inconnu passeraient sans être aperçues; cependant les papiers publics ont bien voulu parler de cette lettre (1). En réfléchissant sur ce caprice du public, qui a fait attention à une chose de si peu de valeur, j'ai pensé que cela pouvait venir du titre de mon grand ouvrage : *Génie du Christianisme, etc.* On s'est peut-être figuré qu'il s'agissait d'une affaire de parti, et que je dirais dans ce livre beaucoup de mal de la révolution et des philosophes.

Il est sans doute permis à présent, sous un gouvernement qui ne proscrit aucune opinion paisible, de prendre la défense du christianisme. Il a été un temps où les adversaires de cette religion avaient seuls le droit de parler. Maintenant la lice est ouverte, et ceux qui pensent que le christianisme est poétique et moral peuvent le dire tout haut, comme les philosophes peuvent soutenir le contraire. J'ose croire que si le grand ouvrage que j'ai entrepris, et qui ne tardera pas à paraître, était traité par une main plus habile que la mienne, la question serait décidée.

Quoi qu'il en soit, je suis obligé de déclarer qu'il n'est pas question de la révolution dans le *Génie du Christianisme* : en général, j'y ai gardé une mesure que, selon toutes les apparences, on ne gardera pas envers moi.

On m'a dit que la femme célèbre (2) dont l'ouvrage formait le sujet de ma lettre, s'est plainte d'un passage de cette lettre. Je prendrai la liberté de faire observer que ce n'est pas moi qui ai employé le premier l'arme que l'on me reproche, et qui m'est

il se trouve une partie entière consacrée à la *poétique du Christianisme*. Cette partie se divise en quatre livres : poésie, beaux-arts, littérature, harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Dans ce livre, j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédents, tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans la solitude, etc. Ce livre est terminé par une anecdote extraite de mes *Voyages en Amérique*, et écrite sous les huttes mêmes des Sauvages; elle est intitulée *Atala*, etc. Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causerait un tort infini, je me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage.

« Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un important service. J'ai l'honneur d'être, etc. »

(1) M. Mackenzie a depuis exécuté une partie de ce plan.

(2) Nous avions été tous deux cinq jours sans nourriture.

Tandis que ma famille était ainsi massacrée, emprisonnée et bannie, une de mes sœurs, qui devait sa liberté à la mort de son mari, se trouvait à Fougères, petite ville de Bretagne. L'armée royaliste arrive; huit cents hommes de l'armée républicaine sont pris et condamnés à être fusillés. Ma sœur se jette aux pieds de M. de La Rarochejaquelein, et obtient la grâce des prisonniers. Aussitôt elle vole à Rennes, se présente au tribunal révolutionnaire avec les certificats qui prouvent qu'elle a sauvé la vie à huit cents hommes, et demande pour seule récompense qu'on mette ses sœurs en liberté. Le président du tribunal lui répond : *Il faut que tu sois une coquine de royaliste que je ferai guillotiner, puisque les brigands ont tant de déférence pour toi. D'ailleurs, la république ne te sait aucun gré de ce que tu as fait! elle n'a que trop de défenseurs, et elle manque de pain.* Voilà les hommes don, Buonaparte a délivré la France!

(3) Voyez la Préface des *Natchez*.

(4) Je suis obligé d'avertir que si je me sers ici du mot de *poëme*, c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point de ceux qui confondent la prose et les vers. Le poëte, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence, et des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine.

(1) Voyez cette lettre à la fin du *Génie du Christianisme*. — (2) Madame de Staël.

odieuse; je n'ai fait que repousser le coup qu'on portait à un homme dont je fais profession d'admirer les talents et d'aimer tendrement la personne. Mais dès lors que j'ai offensé, j'ai été trop loin : qu'il soit donc tenu pour effacé, ce passage. Au reste, quand on a l'existence brillante et les talents de madame de Staël, on doit oublier facilement les petites blessures que nous peut faire un solitaire, et un homme aussi ignoré que je le suis.

Je dirai un dernier mot sur *Atala:* le sujet n'est pas entièrement de mon invention; il est certain qu'il y a eu un Sauvage aux galères et à la cour de Louis XIV; il est certain qu'un missionnaire français a fait les choses que j'ai rapportées; il est certain que j'ai trouvé dans les forêts de l'Amérique des Sauvages emportant les os de leurs aïeux, et une jeune mère exposant le corps de son enfant sur les branches d'un arbre. Quelques autres circonstances aussi sont véritables; mais comme elles ne sont pas d'un intérêt général, je suis dispensé d'en parler.

ATALA.

PROLOGUE.

La France possédait autrefois dans l'Amérique septentrionale un vaste empire qui s'étendait depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisaient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'est dans le golfe de son nom; la rivière de l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues; le fleuve Bourbon, qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson; et le Meschacébé (1), qui tombe du nord au midi dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée que les habitants des États-Unis appellent le *nouvel Eden*, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de *Louisiane*. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacébé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes les enchaînent, et des plantes y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacébé : le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix en passant sur les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flammants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacébé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher, parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacébé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivière, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia élève son cône immobile; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours, enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des cariboux se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux-moqueurs, des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits; des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose; à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures : alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Après la découverte du Meschacébé par le père Marquette et l'infortuné La Salle, les premiers Français qui s'établirent au Biloxi et à la Nouvelle-Orléans firent alliance avec les Natchez, nation indienne dont la puissance était redoutable dans ces contrées. Des querelles et des jalousies ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitalité. Il y avait parmi ces Sauvages un vieillard

(1) Vrai nom du Mississipi ou Meschassipi.

nommé *Chactas* (1), qui, par son âge, sa sagesse, et sa science dans les choses de la vie, était le patriarche et l'amour des déserts. Comme tous les hommes, il avait acheté la vertu par l'infortune. Non-seulement les forêts du Nouveau-Monde furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusque sur les rivages de la France. Retenu aux galères à Marseille par une cruelle injustice, rendu à la liberté, présenté à Louis XIV, il avait conversé avec les grands hommes de ce siècle et assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet; en un mot, le Sauvage avait contemplé la société à son plus haut point de splendeur.

Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas jouissait du repos. Toutefois le ciel lui vendait encore cher cette faveur ; le vieillard était devenu aveugle. Une jeune fille l'accompagnait sur les coteaux du Meschacébé, comme Antigone guidait les pas d'Œdipe sur le Cythéron, ou comme Malvina conduisait Ossian sur les rochers de Morven.

Malgré les nombreuses injustices que Chactas avait éprouvées de la part des Français, il les aimait. Il se souvenait toujours de Fénelon, dont il avait été l'hôte, et désirait pouvoir rendre quelque service aux compatriotes de cet homme vertueux. Il s'en présenta une occasion favorable. En 1725, un Français nommé *René*, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane. Il remonta le Meschacébé jusqu'aux Natchez, et demanda à être reçu guerrier de cette nation. Chactas l'ayant interrogé, et le trouvant inébranlable dans sa résolution, l'adopta pour fils, et lui donna pour épouse une Indienne appelée *Céluta*. Peu de temps après ce mariage, les Sauvages se préparèrent à la chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est désigné par le conseil des sachems (2) pour commander l'expédition, à cause du respect que les tribus indiennes lui portaient. Les prières et les jeûnes commencent; les jongleurs interprètent les songes; on consulte les manitous; on fait des sacrifices de petun; on brûle des filets de langue d'orignal; on examine s'ils petillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des génies; on part enfin, après avoir mangé le chien sacré. René est de la troupe. A l'aide des contre-courants, les pirogues remontent le Meschacébé, et entrent dans le lit de l'Ohio. C'est en automne. Les magnifiques déserts du Kentucky se déploient aux yeux étonnés du jeune Français. Une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Natchez dorment au fond de leurs pirogues, et que la flotte indienne, élevant ses voiles de peaux de bêtes, fuit devant une légère brise, René, demeuré seul avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. Le vieillard consent à le satisfaire, et assis avec lui sur la poupe de la pirogue, il commence en ces mots :

LE RÉCIT.

LES CHASSEURS.

« C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit. Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait sauvage; tu vois en moi l'homme sauvage que le Grand-Esprit (j'ignore pour quel dessein) a voulu civiliser. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne : ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement différente. Qui, de toi ou de moi, a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position? C'est ce que savent les génies, dont le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble.

« A la prochaine lune des fleurs (3), il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus (4), que ma mère me mit au monde sur le bord du Meschacébé. Les Espagnols s'étaient depuis peu établis dans la baie de Pensacola; mais aucun blanc n'habitait encore la Louisiane. Je comptais à peine dix-sept chutes de feuilles lorsque je marchai avec mon père, le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols, nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui (1) et les manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent; mon père perdit la vie; je fus blessé deux fois en le défendant. Oh! que ne descendis-je alors dans le pays des âmes (2)! j'aurais évité les malheurs qui m'attendaient sur la terre. Les esprits en ordonnèrent autrement : je fus entraîné par les fuyards à Saint-Augustin.

« Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courais le risque d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan nommé *Lopez*, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asile et me présenta à une sœur avec laquelle il vivait sans épouse.

« Tous les deux prirent pour moi les sentiments les plus tendres. On m'éleva avec beaucoup de soin; on me donna toutes sortes de maîtres. Mais après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus saisi du dégoût de la vie des cités. Je dépérissais à vue d'œil : tantôt je demeurais immobile pendant des heures à contempler la cime des lointaines forêts; tantôt on me trouvait assis au bord d'un fleuve, que je regardais tristement couler. Je me peignais les bois à travers lesquels cette onde avait passé, et mon âme était tout entière à la solitude.

« Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de Sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtements européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai en versant des torrents de larmes. Je me donnai des noms odieux; je m'accusai d'ingratitude : « Mais enfin, lui dis-je, ô mon père! tu le vois toi-même : « je meurs si je ne reprends la vie de l'Indien. »

« Lopez, frappé d'étonnement, voulut me détourner de mon dessein. Il me représenta les dangers que j'allais courir, en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais voyant que j'étais résolu à tout entreprendre, fondant en pleurs, et me serrant dans ses bras : « Va, s'écria-t-il, « enfant de la nature! reprends cette indépendance de l'homme « que Lopez ne te veut point ravir. Si j'étais plus jeune moi-« même, je t'accompagnerais au désert (où j'ai aussi de doux « souvenirs!), et je te remettrais dans les bras de ta mère. Quand « tu seras dans tes forêts, songe quelquefois à ce vieil Espagnol « qui te donna l'hospitalité, et rappelle-toi, pour te porter à « l'amour de tes semblables, que la première expérience que tu « as faite du cœur humain a été toute en sa faveur. » Lopez finit par une prière au Dieu des chrétiens, dont j'avais refusé d'embrasser le culte, et nous nous quittâmes avec des sanglots.

« Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avait prédit. Je fus reconnu pour Natchez à mon vêtement et aux plumes qui ornaient ma tête. On m'enchaîna, mais légèrement à cause de ma jeunesse. Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom; je répondis : « Je m'appelle *Chactas*, fils d'Outalissi, fils « de Miscou, qui ont enlevé plus de cent chevelures aux héros « Muscogulges. » Simaghan me dit : « Chactas, fils d'Outalissi, « fils de Miscou, réjouis-toi; tu seras brûlé au grand village. » Je repartis : « Voilà qui va bien; » et j'entonnai ma chanson de mort.

« Tout prisonnier que j'étais, je ne pouvais, durant les premiers jours, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, et surtout son allié, le Siminole, respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et

(1) La voix harmonieuse. — (2) Vieillards ou conseillers. — (3) Mois de mai. — (4) Neige pour année; soixante-treize ans.

(1) Dieu de la guerre. — (2) Les enfers.

serein. Il parle beaucoup et avec volubilité; son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux sachems cette simplicité joyeuse : comme les vieux oiseaux de nos bois, ils mêlent encore leurs vieilles chansons aux airs nouveaux de leur jeune postérité.

« Les femmes qui accompagnaient la troupe témoignaient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. Elles me questionnaient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie; elles voulaient savoir si l'on suspendait mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançaient auprès du nid des petits oiseaux. C'était ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur : elles me demandaient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avaient conseillé d'aimer. Je répondais avec naïveté aux mères, aux filles et aux épouses des hommes. Je leur disais : « Vous êtes les grâces du jour, et la nuit vous aime « comme la rosée. L'homme sort de votre sein pour se sus- « pendre à votre mamelle et à votre bouche; vous savez des pa- « roles magiques qui endorment toutes les douleurs. Voilà ce « que m'a dit celle qui m'a mis au monde, et qui ne me reverra « plus! elle m'a dit encore que les vierges étaient des fleurs mys- « térieuses, qu'on trouve dans les lieux solitaires. »

« Ces louanges faisaient beaucoup de plaisir aux femmes; elles me comblaient de toutes sortes de dons; elles m'apportaient de la crème de noix, du sucre d'érable, de la sagamité (1), des jambons d'ours, des peaux de castor, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantaient, elles riaient avec moi, et puis elles se prenaient à verser des larmes en songeant que je serais brûlé.

« Une nuit que les Muscogulges avaient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étais assis auprès du *feu de la guerre*, avec le chasseur commis à ma garde. Tout à coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs roulaient sous sa paupière; à la lueur du feu, un petit crucifix d'or brillait sur son sein. Elle était régulièrement belle; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible. Elle joignait à cela des grâces plus tendres; une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards; son sourire était céleste.

« Je crus que c'était la *Vierge des dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble qui pourtant ne venait pas de la crainte du bûcher : « Vierge, vous êtes digne des premières amours, et vous n'êtes « pas faite pour les dernières. Les mouvements d'un cœur qui « va bientôt cesser de battre répondraient mal aux mouve- « ments du vôtre. Comment mêler la mort et la vie? Vous me « feriez trop regretter le jour. Qu'un autre soit plus heureux « que moi, et que de longs embrassements unissent la liane et le « chêne ! »

« La jeune fille me dit alors : « Je ne suis point la *Vierge des « dernières amours*. Es-tu chrétien? » Je répondis que je n'avais point trahi les génies de ma cabane. A ces mots, l'Indienne fit un mouvement involontaire. Elle me dit : « Je te plains de n'être « qu'un méchant idolâtre. Ma mère m'a faite chrétienne; je me « nomme *Atala*, fille de Simaghan aux bracelets d'or, et chef « des guerriers de cette troupe. Nous nous rendons à Apalachu- « cla où tu seras brûlé. » En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne. »

Ici Chactas fut contraint d'interrompre son récit. Les souvenirs se pressèrent en foule dans son âme; ses yeux éteints inondèrent de larmes ses joues flétries : telles deux sources cachées dans la profonde nuit de la terre se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

« O mon fils, reprit-il enfin, tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse! Hélas! mon cher enfant, les hommes ne peuvent déjà plus voir, qu'ils peuvent encore pleurer! Plusieurs jours s'écoulèrent, la fille du sachem revenait chaque soir me parler. Le sommeil avait fui de mes yeux, et Atala était dans mon cœur comme le souvenir de la couche de mes pères.

« Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane Alachua. Elle est environnée de coteaux qui, fuyant les uns derrière les autres, portent, en s'élevant jusqu'aux nues, des forêts étagées de copalmes, de citronniers, de magnolias et de chênes-verts. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces *puits naturels*, si fameux dans les Florides. J'étais attaché au pied d'un arbre; un guerrier veillait impatiemment auprès de moi. J'avais à peine passé quelques instants dans ce lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. « Chasseur, « dit-elle au héros muscogulge, si tu veux poursuivre le che- « vreuil, je garderai le prisonnier. » Le guerrier bondit de joie à cette parole de la fille du chef; il s'élance du sommet de la colline et allonge ses pas dans la plaine.

« Étrange contradiction du cœur de l'homme! Moi qui avais tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimais déjà comme le soleil, maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, à me trouver seul ainsi avec Atala. La fille du désert était aussi troublée que son prisonnier; nous gardions un profond silence; les génies de l'amour avaient dérobé nos paroles. Enfin Atala, faisant un effort, dit ceci : « Guerrier, vous êtes retenu faiblement; « vous pouvez aisément vous échapper. » A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue; je répondis : « Faiblement retenu, « ô femme !... » Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques moments; puis elle dit : « Sauvez-vous. » Et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je saisis la corde; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. « Reprenez-la ! reprenez-la ! » m'écriai-je. — « Vous êtes un insensé, dit Atala d'une voix émue. Mal- « heureux ! ne sais-tu pas que tu seras brûlé? Que prétends-tu? « Songes-tu bien que je suis la fille d'un redoutable sachem? — « Il fut un temps, répliquai-je avec des larmes, que j'étais aussi « porté dans une peau de castor aux épaules d'une mère. Mon « père avait aussi une belle hutte, et ses chevreuils buvaient les « eaux de mille torrents; mais j'erre maintenant sans patrie. « Quand je ne serai plus, aucun ami ne mettra un peu d'herbe « sur mon corps pour le garantir des mouches. Le corps d'un « étranger malheureux n'intéresse personne. »

« Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes tombèrent dans la fontaine. « Ah ! repris-je avec vivacité, si votre cœur parlait « comme le mien! Le désert n'est-il pas libre? Les forêts n'ont- « elles point de replis où nous cacher? Faut-il donc, pour être « heureux, tant de choses aux enfants des cabanes? O fille plus « belle que le premier songe de l'époux! ô ma bien-aimée! ose « suivre mes pas. » Telles furent mes paroles. Atala me répondit d'une voix tendre : « Mon jeune ami, vous avez appris le « langage des blancs; il est aisé de tromper une Indienne. — « Quoi! m'écriai-je, vous m'appelez votre jeune ami! Ah! si « un pauvre esclave... — Hé bien! dit-elle en se penchant sur « moi; un pauvre esclave..... » Je repris avec ardeur : « Qu'un « baiser l'assure de ta foi! » Atala écouta ma prière. Comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate dans l'escarpement de la montagne, ainsi je restai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée.

« Hélas! mon cher fils, la douleur touche de près au plaisir! Qui eût pu croire que le moment où Atala me donnait le premier gage de son amour serait celui-là même où elle détruirait mes espérances? Cheveux blanchis du vieux Chactas, quel fut votre étonnement lorsque la fille du sachem prononça ces paroles! « Beau prisonnier, j'ai follement cédé à ton désir; mais où

(1) Sorte de pâte de maïs.

« nous conduira cette passion? Ma religion me sépare de toi « pour toujours.... O ma mère, qu'as-tu fait?...» Atala se tut tout à coup, et retint je ne sus quel fatal secret près d'échapper à ses lèvres. Ses paroles me plongèrent dans le désespoir. « Hé « bien! m'écriai-je, je serai aussi cruel que vous; je ne fuirai « point. Vous me verrez dans le cadre de feu; vous entendrez « les gémissements de ma chair, et vous serez pleine de joie. » Atala saisit mes mains entre les deux siennes. « Pauvre jeune « idolâtre, s'écria-t-elle, tu me fais réellement pitié! Tu veux « donc que je pleure tout mon cœur? Quel dommage que je ne « puisse fuir avec toi! Malheureux a été le ventre de ta mère, « ô Atala! Que ne te jettes-tu au crocodile de la fontaine! »

« Dans ce moment même, les crocodiles, aux approches du coucher du soleil, commençaient à faire entendre leurs rugissements. Atala me dit: « Quittons ces lieux. » J'entraînai la fille de Simaghan au pied des coteaux qui formaient des golfes de verdure, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout était calme et superbe au désert. La cigogne criait sur son nid; les bois retentissaient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons et du hennissement des cavales siminoles.

« Notre promenade fut presque muette. Je marchais à côté d'Atala; elle tenait le bout de la corde, que je l'avais forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs, quelquefois nous essayions de sourire. Un regard, tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre, une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour à tour palpitant, tour à tour tranquille, les noms de Chactas et d'Atala doucement répétés par intervalle... O première promenade de l'amour, il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisque après tant d'années d'infortune vous remuez encore le cœur du vieux Chactas!

« Qu'ils sont incompréhensibles, les mortels agités par des passions! Je venais d'abandonner le généreux Lopez, je venais de m'exposer à tous les dangers pour être libre; dans un instant le regard d'une femme avait changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées! Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane et la mort affreuse qui m'attendait, j'étais devenu indifférent à tout ce qui n'était pas Atala. Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étais retombé tout à coup dans une espèce d'enfance; et, loin de pouvoir rien faire pour me soustraire aux maux qui m'attendaient, j'aurais eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture.

« Ce fut donc vainement qu'après nos courses dans la savane, Atala se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Je lui protestai que je retournerais seul au camp, si elle refusait de me rattacher au pied de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, espérant me convaincre une autre fois.

« Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma vie, on s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Ces Indiens, unis aux Muscogulges, forment avec eux la confédération des Creeks. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt. La nuit était délicieuse. Le génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respirait la faible odeur d'ambre qu'exhalaient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des bois: on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert.

« Nous aperçûmes à travers les arbres un jeune homme, qui, tenant à la main un flambeau, ressemblait au génie du printemps parcourant les forêts pour ranimer la nature. C'était un amant qui allait s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse.

« Si la vierge éteint le flambeau, elle accepte les vœux offerts; si elle se voile sans l'éteindre, elle rejette un époux.

« Le guerrier, en se glissant dans les ombres, chantait à demi-voix ces paroles:

« Je devancerai les pas du jour sur le sommet des montagnes « pour chercher ma colombe solitaire parmi les chênes de la « forêt.

« J'ai attaché à son cou un collier de porcelaines (1); on y « voit trois grains rouges pour mon amour, trois violets pour « mes craintes, trois bleus pour mes espérances.

« Mila a les yeux d'une hermine et la chevelure légère d'un « champ de riz; sa bouche est un coquillage rose garni de « perles; ses deux seins sont comme deux petits chevreaux sans « tache, nés au même jour, d'une seule mère.

« Puisse Mila éteindre ce flambeau! Puisse sa bouche verser « sur lui une ombre voluptueuse! Je fertiliserai son sein. L'es- « poir de la patrie pendra à sa mamelle féconde, et je fumerai « mon calumet de paix sur le berceau de mon fils.

« Ah! laissez-moi devancer les pas du jour sur le sommet des « montagnes pour chercher ma colombe solitaire parmi les « chênes de la forêt! »

« Ainsi chantait ce jeune homme, dont les accents portèrent le trouble jusqu'au fond de mon âme, et firent changer de visage à Atala. Nos mains unies frémirent l'une dans l'autre. Mais nous fûmes distraits de cette scène par une scène non moins dangereuse pour nous.

« Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servait de limites à deux nations. On l'avait placé au bord du chemin, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'âme de l'innocente créature, et la rendre à la patrie. On y voyait dans ce moment des épouses nouvelles qui, désirant les douceurs de la maternité, cherchaient, en entr'ouvrant leurs lèvres, à recueillir l'âme du petit enfant, qu'elles croyaient voir errer sur les fleurs. La véritable mère vint ensuite déposer une gerbe de maïs et des fleurs de lis blanc sur le tombeau. Elle arrosa la terre de son lait, s'assit sur le gazon humide, et parla à son enfant d'une voix attendrie.

« Pourquoi te pleuré-je dans ton berceau de terre, ô mon nou- « veau-né! quand le petit oiseau devient grand, il faut qu'il « cherche sa nourriture, et il trouve dans le désert bien des « graines amères. Du moins tu as ignoré les pleurs; du moins « ton cœur n'a point été exposé au souffle dévorant des hommes. « Le bouton qui sèche dans son enveloppe passe avec tous ses « parfums, comme toi, ô mon fils, avec toute ton innocence. « Heureux ceux qui meurent au berceau, ils n'ont connu que « les baisers et les souris d'une mère! »

« Déjà subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et de maternité, qui semblaient nous poursuivre dans ces solitudes enchantées. J'emportai Atala dans mes bras au fond de la forêt, et je lui dis des choses qu'aujourd'hui je chercherais en vain sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des montagnes de glace. Les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard sont comme les feux du jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché et que le silence plane sur la hutte des Sauvages.

« Qui pouvait sauver Atala? qui pouvait l'empêcher de suc-

(1) Sorte de coquillage.

comber à la nature? rien qu'un miracle sans doute; et ce miracle fut fait! La fille de Simaghan eut recours au Dieu des chrétiens; elle se précipita sur la terre et prononça une fervente oraison, adressée à sa mère et à la Reine des vierges. C'est de ce moment, ô René, que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion qui, dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons les infortunés; de cette religion qui, opposant sa puissance au torrent des passions, suffit seule pour les vaincre, lorsque tout les favorise, et le secret des bois, et l'absence des hommes et la fidélité des ombres. Ah! qu'elle me parut divine la simple Sauvage, l'ignorante Atala, qui à genoux devant un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offrait à son Dieu des vœux pour un amant idolâtre! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour, étaient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle allait prendre son vol vers les cieux; plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune et entendre dans les branches des arbres ces génies que le Dieu des chrétiens envoie aux ermites des rochers, lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui. J'en fus affligé, car je craignis qu'Atala n'eût que peu de temps à passer sur la terre.

« Cependant elle versa tant de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allais peut-être consentir à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Quatre hommes armés se précipitent sur moi : nous avions été découverts; le chef de guerre avait donné l'ordre de nous poursuivre.

« Atala, qui ressemblait à une reine pour l'orgueil de la démarche, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et se rendit auprès de Simaghan.

« Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent, et nous apercevons Apalachucla, situé au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs; on me peint le visage d'azur et de vermillon, on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main un chichikoué (1).

« Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en était fait de ma vie, quand tout à coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne de s'assembler.

« Tu connais, mon fils, les tourments que les Sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, au péril de leurs jours, et avec une charité infatigable, étaient parvenus chez plusieurs nations à faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avaient point encore adopté cette coutume; mais un parti nombreux s'était déclaré en sa faveur. C'était pour prononcer sur cette importante affaire que le Mico convoquait les sachems. On me conduit au lieu des délibérations.

« Non loin d'Apalachucla s'élevait, sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formaient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étaient de cyprès poli et sculpté; elles augmentaient en hauteur et en épaisseur, et diminuaient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochaient du centre, marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partaient des bandes d'écorce, qui, passant sur le sommet des autres colonnes, couvraient le pavillon en forme d'éventail à jour.

« Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en manteau de castor, se rangent sur des espèces de gradins faisant face à la porte du pavillon. Le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à demi coloré pour la guerre. A la droite des vieillards se placent cinquante femmes couvertes d'une robe de plumes de cygne. Les chefs de guerre, le tomahawk (2) à la main, le pennage en tête, les bras et la poitrine teints de sang, prennent la gauche.

(1) Instrument de musique des Sauvages. — (2) La hache.

« Au pied de la colonne centrale brûle le feu du conseil. Le premier jongleur, environné des huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers; ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil un appareil imposant.

« J'étais debout enchaîné au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire.

« Alors un sachem de la tribu de l'Aigle se lève, et parle ainsi :

« Mon père le Mico, sachems, matrones, guerriers des quatre « tribus de l'Aigle, du Castor, du Serpent et de la Tortue, ne « changeons rien aux mœurs de nos aïeux; brûlons le prison- « nier, et n'amollissons point nos courages. C'est une coutume des « blancs qu'on vous propose; elle ne peut être que pernicieuse. « Donnez un collier rouge qui contienne mes paroles. J'ai dit. »

« Et il jette un collier rouge dans l'assemblée.

« Une matrone se lève, et dit :

« Mon père l'Aigle, vous avez l'esprit d'un renard et la pru- « dente lenteur d'une tortue. Je veux polir avec vous la chaîne « d'amitié, et nous planterons ensemble l'arbre de paix. Mais « changeons les coutumes de nos aïeux en ce qu'elles ont de fu- « neste. Ayons des esclaves qui cultivent nos champs, et n'en- « tendons plus les cris des prisonniers, qui troublent le sein des « mères. J'ai dit. »

« Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage, comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon, comme les roseaux du Meschacébé plient et se relèvent dans une inondation subite, comme un grand troupeau de cerfs brame au fond d'une forêt, ainsi s'agitait et murmurait le conseil. Des sachems, des guerriers, des matrones, parlent tour à tour ou tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions se divisent, le conseil va se dissoudre; mais enfin l'usage antique l'emporte, et je suis condamné au bûcher.

« Une circonstance vint retarder mon supplice; la *Fête des morts* ou le *Festin des âmes* approchait. Il est d'usage de ne faire mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette cérémonie. On me confia à une garde sévère; et sans doute les sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus.

« Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde arrivaient en foule pour célébrer le *Festin des âmes*. On avait bâti une longue hutte sur un site écarté. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit les squelettes, par ordre et par famille, aux murs de la *Salle commune des aïeux*. Les vents (une tempête s'était élevée), les forêts, les cataractes mugissaient au dehors, tandis que les vieillards des diverses nations concluaient entre eux des traités de paix et d'alliance sur les os de leurs pères.

« On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets. Deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher; leurs mains voltigent sur la baguette, qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nus s'entrelacent, leurs bouches se rencontrent, leurs douces haleines se confondent; elles se penchent et mêlent leurs chevelures; elles regardent leurs mères, rougissent : on applaudit (1). Le jongleur invoque Michabou, génie des eaux. Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Machimanitou, dieu du mal. Il dit le premier homme et Athaënsic la première femme précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence, la terre rougie du sang fraternel, Jouskeka l'impie immolant le juste Tahouistsaron,

(1) La rougeur est sensible chez les jeunes Sauvages.

le déluge descendant à la voix du Grand-Esprit, Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le corbeau envoyé à la découverte de la terre : il dit encore la belle Endaé, retirée de la contrée des âmes par les douces chansons de son époux.

« Après ces jeux et ces cantiques, on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture.

« Sur les bords de la rivière Chata-Uche se voyait un figuier sauvage, que le culte des peuples avait consacré. Les vierges avaient accoutumé de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu, et de les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique. C'était là qu'on avait creusé un immense tombeau. On part de la salle funèbre en chantant l'hymne à la mort; chaque famille porte quelques débris sacrés. On arrive à la tombe; on y descend les reliques; on les y étend par couches; on les sépare avec des peaux d'ours et de castor; le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'*Arbre des pleurs et du sommeil*.

« Plaignons les hommes, mon cher fils! Ces mêmes Indiens dont les coutumes sont si touchantes, ces mêmes femmes qui m'avaient témoigné un intérêt si tendre, demandaient maintenant mon supplice à grands cris, et des nations entières retardaient leur départ, pour avoir le plaisir de voir un jeune homme souffrir des tourments épouvantables.

« Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand village, s'élevait un bois de cyprès et de sapins, appelé le *Bois du sang*. On y arrivait par les ruines d'un de ces monuments dont on ignore l'origine, et qui sont l'ouvrage d'un peuple maintenant inconnu. Au centre de ce bois s'étendait une arène où l'on sacrifiait les prisonniers de guerre. On m'y conduit en triomphe. Tout se prépare pour ma mort : on plante le poteau d'Areskoui; les pins, les ormes, les cyprès, tombent sous la cognée; le bûcher s'élève; les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres. Chacun invente un supplice : l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes. Je commence ma chanson de mort :

« Je ne crains point les tourments : je suis brave, ô Mousco-
« gulges! je vous défie; je vous méprise plus que des femmes.
« Mon père Outalissi, fils de Miscou, a bu dans le crâne de vos
« plus fameux guerriers; vous n'arracherez pas un soupir de
« mon cœur. »

« Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flèche; je dis : « Frère, je te remercie. »

« Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil. On consulta le jongleur, qui défendit de troubler les génies des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais, dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plus tôt prêts au lever de l'aurore, les Indiens ne quittèrent point le *Bois du sang*; ils allumèrent de grands feux, et commencèrent des festins et des danses.

« Cependant on m'avait étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étaient couchés sur ces cordes, et je ne pouvais faire un mouvement sans qu'ils n'en fussent avertis. La nuit s'avance : les chants et les danses cessent par degré; les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages; tout s'endort : à mesure que le bruit des hommes s'affaiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent dans la forêt.



Atala pansant la blessure de Chactas.

« C'était l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère se réveille en sursaut au milieu de la nuit, car elle a cru entendre les cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune errait dans les nuages, je réfléchissais sur ma destinée. Atala me semblait un monstre d'ingratitude. M'abandonner au moment du supplice, moi qui m'étais dévoué aux flammes plutôt que de la quitter! et pourtant je sentais que je l'aimais toujours, et que je mourrais avec joie pour elle.

« Il est dans les extrêmes plaisirs un aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de profiter de ce moment rapide; dans les grandes douleurs, au contraire, je ne sais quoi de pesant nous endort : des yeux fatigués par les larmes cherchent naturellement à se fermer, et la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer jusque dans nos infortunes. Je cédai malgré moi à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvais qu'on m'ôtait mes chaînes; je croyais sentir ce soulagement qu'on éprouve lorsque, après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers.

« Cette sensation devint si vive qu'elle me fit soulever les paupières. A la clarté de la lune, dont un rayon s'échappait entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, et occupée à dénouer silencieusement mes liens. J'allais pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restait; mais il paraissait impossible de la couper sans toucher un guerrier qui la couvrait tout entière de son corps. Atala y porte la main, le guerrier s'é-

veille à demi, et se dresse sur son séant. Atala reste immobile, et le regarde L'Indien croit voir l'esprit des ruines; il se recouche en fermant les yeux et en invoquant son manitou. Le lien est brisé. Je me lève; je suis ma libératrice, qui me tend le bout d'un arc dont elle tient l'autre extrémité. Mais que de dangers nous environnent! Tantôt nous sommes près de heurter des Sauvages endormis; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des enfants poussent des cris, des dogues aboient. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlements ébranlent la forêt. Le camp se réveille, mille feux s'allument, on voit courir de tous côtés des Sauvages avec des flambeaux : nous précipitons notre course.

« Quand l'aurore se leva sur les Apalaches, nous étions déjà loin. Quelle fut ma félicité lorsque je me trouvai encore une fois dans la solitude avec Atala, avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnait à moi pour toujours! Les paroles manquèrent à ma langue; je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan : « Les hommes sont bien « peu de chose; « mais quand les « génies les visitent, alors ils ne « sont rien du « tout. Vous êtes « un génie, vous « m'avez visité, « et je ne puis « parler devant « vous. » Atala me tendit la main avec un sourire : « Il faut bien, dit-elle, que je vous suive, « puisque vous ne voulez pas fuir sans moi. Cette nuit, j'ai sé« duit le jongleur par des présents, j'ai enivré vos bourreaux « avec de l'essence de feu (1), et j'ai dû hasarder ma vie pour « vous, puisque vous aviez donné la vôtre pour moi. Oui, « jeune idolâtre, ajouta-t-elle avec un accent qui m'effraya, « le sacrifice sera réciproque. »



Atala et Chactas sur le fleuve.

« Atala me remit les armes qu'elle avait eu soin d'apporter; ensuite elle pansa ma blessure. En l'essuyant avec une feuille de papaya, elle la mouillait de ses larmes. « C'est un baume, lui « dis-je, que tu répands sur ma plaie. — Je crains plutôt que ce « ne soit un poison, » répondit-elle. Elle déchira un des voiles de son sein, dont elle fit une première compresse, qu'elle attacha avec une boucle de ses cheveux.

« L'ivresse, qui dure longtemps chez les Sauvages, et qui est pour eux une espèce de maladie, les empêcha sans doute de nous poursuivre durant les premières journées. S'ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que ce fut du côté du couchant, persuadés que nous aurions essayé de nous rendre au Meschacébé; mais nous avions pris notre route vers l'étoile immobile (1), en nous dirigeant sur la mousse du tronc des arbres.

« Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance. Le désert déroulait maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts, détournés de notre vrai chemin, et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir? Souvent en regardant Atala, je me rappelais cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avait fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien longtemps, alors que les hommes vivaient trois âges de chêne. Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étais presque nu. Elle me broda des mocassines (2) de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épic. Je prenais soin à mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettais sur la tête une couronne de ces mauves bleues, que nous trouvions sur notre route, dans des cimetières indiens abandonnés; tantôt je lui faisais des colliers avec des graines rouges

(1) Le nord. — (2) Chaussure indienne.

d'azalea; et puis je me prenais à sourire en contemplant sa merveilleuse beauté.

« Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyait une de ses mains sur mon épaule; et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires.

« Souvent, dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne-vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand, la nuit, au clair de la lune, vous apercevez sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour; car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ces mousses, qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatants.

« C'était dans ces riantes hôtelleries, préparées par le Grand-Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendaient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien bâti sur ses branches allait flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ses abris, que mille soupirs sortaient des corridors et des voûtes du mobile édifice, jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

« Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avais tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions, devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées *tripes de roches*, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, l'érable, le sumac, fournissaient le vin à notre table. Quelquefois j'allais chercher parmi les roseaux une plante, dont la fleur allongée en cornet contenait un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence qui, sur la faible tige d'une fleur, avait placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie!

« Hélas! je découvris bientôt que je m'étais trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions, elle devenait triste. Souvent elle tressaillait sans cause, et tournait précipitamment la tête. Je la surprenais attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportait vers le ciel avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayait surtout, était un secret, une pensée cachée au fond de son âme, que j'entrevoyais dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyais avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvais au même point. Que de fois elle m'a dit : « O mon jeune amant! je t'aime comme l'ombre des bois au « milieu du jour! Tu es beau comme le désert avec toutes ses « fleurs et toutes ses brises. Si je me penche sur toi, je frémis; « si ma main tombe sur la tienne, il me semble que je vais « mourir. L'autre jour le vent jeta tes cheveux sur mon visage, « tandis que tu te délassais sur mon sein; je crus sentir le léger « toucher des esprits invisibles. Oui, j'ai vu les chevrettes de la « montagne d'Occone; j'ai entendu les propos des hommes rassasiés de jours : mais la douceur des chevreaux et la sagesse des « vieillards sont moins plaisantes et moins fortes que tes paroles. « Hé bien! pauvre Chactas, je ne serai jamais ton épouse! »

« Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son âme dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites, tout en faisait pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvait pas prendre sur un homme un faible empire : pleine de passions, elle était pleine de puissance; il fallait ou l'adorer ou la haïr.

« Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des monts Alléghanys, et nous atteignîmes une des branches du Tenase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Ensuite je m'embarquai avec Atala, et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve.

« Le village indien de Sticoë, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruines, se montrait à notre gauche, au détour d'un promontoire; nous laissions à droite la vallée de Keow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve, qui nous entraînait, coulait entre de hautes falaises, au bout desquelles on apercevait le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étaient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur indien qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressemblait à une statue élevée dans la montagne au génie de ces déserts.

« Atala et moi nous joignions notre silence au silence de cette scène. Tout à coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie; elle chantait la patrie absente :

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'é-« tranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères!

« Si le geai bleu du Meschacébé disait à la nonpareille des « Florides : Pourquoi vous plaignez-vous si tristement? n'avez-« vous pas ici de belles eaux et de beaux ombrages, et toutes sortes « de pâtures comme dans vos forêts? — Oui, répondrait la non-« pareille fugitive; mais mon nid est dans le jasmin, qui me l'ap-« portera? Et le soleil de ma savane, l'avez-vous?

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'é-« tranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères!

« Après les heures d'une marche pénible, le voyageur s'assied « tranquillement. Il contemple autour de lui les toits des hommes; « le voyageur n'a pas un lieu où reposer sa tête. Le voyageur « frappe à la cabane, il met son arc derrière la porte, il de-« mande l'hospitalité; le maître fait un geste de la main; le « voyageur reprend son arc et retourne au désert!

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'é-« tranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères!

« Merveilleuses histoires racontées autour du foyer, tendres « épanchements du cœur, longues habitudes d'aimer si néces-« saires à la vie, vous avez rempli les journées de ceux qui « n'ont point quitté leur pays natal! Leurs tombeaux sont dans « leur patrie, avec le soleil couchant, les pleurs de leurs amis « et les charmes de la religion.

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'é-« tranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères! »

« Ainsi chantait Atala. Rien n'interrompait ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes. En deux ou trois endroits seulement elles furent recueillies par un faible écho, qui les redit à un second plus faible, et celui-ci à un troisième plus faible encore : on eût cru que les âmes de deux amants, jadis infortunés comme nous, attirées par cette mélodie touchante, se plaisaient à en soupirer les derniers sons dans la montagne.

« Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs même, redoublaient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençaient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, allaient triompher de sa vertu. Elle priait continuellement sa mère, dont elle avait l'air de vouloir apaiser l'ombre irritée. Quelquefois elle me demandait si je n'entendais pas une voix plaintive, si je ne voyais pas des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigue, mais toujours brûlant de désir, songeant que j'étais peut-être perdu sans retour au milieu de ces forêts, cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras, cent fois je lui proposai de bâtir une hutte sur ces rivages, et de nous y ensevelir ensemble. Mais elle me résista toujours : « Songez, me disait-elle, mon jeune ami, qu'un « guerrier se doit à sa patrie. Qu'est-ce qu'une femme auprès « des devoirs que tu as à remplir? Prends courage, fils d'Outa- « lissi; ne murmure point contre ta destinée. Le cœur de « l'homme est comme l'éponge du fleuve, qui tantôt boit une « onde pure dans les temps de sérénité, tantôt s'enfle d'une eau « bourbeuse quand le ciel a troublé les eaux. L'éponge a-t-elle « le droit de dire : Je croyais qu'il n'y aurait jamais d'orages, « que le soleil ne serait jamais brûlant? »

« O René, si tu crains les troubles du cœur, défie-toi de la solitude : les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, c'est les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes, exposés à tomber entre les mains des Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpents, dévorés des bêtes, trouvant difficilement une chétive nourriture, et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas, nos maux semblaient ne pouvoir plus s'accroître, lorsqu'un accident y vint mettre le comble.

« C'était le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu* (1) avait commencé son cours, et tout annonçait un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve, et de nous retirer dans une forêt.

« Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax, parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravaient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux tremblait autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveuglaient; les serpents à sonnettes bruissaient de toutes parts; et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres qui venaient se cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissements.

« Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux, sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages; les forêts plient, le ciel s'ouvre coup sur coup, et, à travers ses crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle! La foudre met le feu dans les bois; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes; des colonnes d'étincelles et de fumée assiégent les nues, qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors le Grand-Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie, et la chute répétée du tonnerre qui siffle en s'éteignant dans les eaux.

(1) Mois de juillet.

« Le Grand-Esprit le sait! Dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Sous le tronc penché d'un bouleau, je parvins à la garantir des torrents de la pluie. Assis moi-même sous l'arbre, tenant ma bien-aimée sur mes genoux, et réchauffant ses pieds nus entre mes mains, j'étais plus heureux que la nouvelle épouse qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein.

« Nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête; tout à coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein : « Orage du cœur, « m'écriai-je, est-ce une goutte de votre pluie? » Puis embrassant étroitement celle que j'aimais : « Atala, lui dis-je, vous me « cachez quelque chose. Ouvre-moi ton cœur, ô ma beauté! « cela fait tant de bien quand un ami regarde dans notre âme! « Raconte-moi cet autre secret de la douleur, que tu t'obstines à « taire. Ah! je le vois, tu pleures ta patrie. » Elle repartit aussitôt : « Enfant des hommes, comment pleurerais-je ma patrie, « puisque mon père n'était pas du pays des palmiers? — Quoi! « répliquai-je avec un profond étonnement, votre père n'était « pas du pays des palmiers! Quel est donc celui qui vous a mise « sur cette terre? Répondez. » Atala dit ces paroles :

« Avant que ma mère eût apporté en mariage au guerrier Si- « maghan trente cavales, vingt buffles, cent mesures d'huile de « glands, cinquante peaux de castor et beaucoup d'autres ri- « chesses, elle avait connu un homme de la chair blanche. Or, « la mère de ma mère lui jeta de l'eau au visage, et la contrai- « gnit d'épouser le magnanime Simaghan, tout semblable à un « roi, et honoré des peuples comme un génie. Mais ma mère dit « à son nouvel époux : Mon ventre a conçu, tuez-moi. Sima- « ghan lui répondit : Le Grand-Esprit me garde d'une si mauvaise « action. Je ne vous mutilerai point, je ne vous couperai point « le nez ni les oreilles, parce que vous avez été sincère, et que « vous n'avez point trompé ma couche. Le fruit de vos entrailles « sera mon fruit, et je ne vous visiterai qu'après le départ de « l'oiseau de rizière, lorsque la treizième lune aura brillé. En « ce temps-là, je brisai le sein de ma mère et je commençai à « croître, fière comme une Espagnole et comme une Sauvage. Ma « mère me fit chrétienne, afin que son Dieu et le Dieu de mon « père fût aussi mon Dieu. Ensuite le chagrin d'amour vint la « chercher, et elle descendit dans la petite cave garnie de peaux, « d'où l'on ne sort jamais. »

« Telle fut l'histoire d'Atala. « Et quel était donc ton père, « pauvre orpheline? lui dis-je; comment les hommes l'appe- « laient-ils sur la terre, et quel nom portait-il parmi les génies? « — Je n'ai jamais lavé les pieds de mon père, dit Atala; je sais « seulement qu'il vivait avec sa sœur à Saint-Augustin, et qu'il « a toujours été fidèle à ma mère : *Philippe* était son nom parmi « les anges, et les hommes le nommaient *Lopez*. »

« A ces mots je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude; le bruit de mes transports se mêla au bruit de l'orage. Serrant Atala sur mon cœur, je m'écriai avec des sanglots : « O ma « sœur! ô fille de Lopez! fille de mon bienfaiteur! » Atala, effrayée, me demanda d'où venait mon trouble; mais quand elle sut que Lopez était cet hôte généreux qui m'avait adopté à Saint-Augustin, et que j'avais quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie.

« C'en était trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle qui venait nous visiter, et joindre son amour à notre amour. Désormais les combats d'Atala allaient devenir inutiles; en vain je la sentis porter une main à son sein et faire un mouvement extraordinaire; déjà je l'avais saisie, déjà je m'étais enivré de son souffle; déjà j'avais bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des éclairs, je tenais mon épouse dans mes bras en présence de l'Eternel. Pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours : superbes forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes comme les rideaux et le ciel de notre couche, pins embrasés qui formiez les

flambeaux de notre hymen, fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature, n'étiez-vous donc qu'un appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs la félicité d'un homme!

« Atala n'offrait plus qu'une faible résistance; je touchais au moment du bonheur, quand tout à coup un impétueux éclair suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la forêt de soufre et de lumière, et brise un arbre à nos pieds. Nous fuyons! O surprise!... dans le silence qui succède, nous entendons le son d'une cloche! Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit, si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lointain; il approche, il redouble ses cris, il arrive, il hurle de joie à nos pieds; un vieux solitaire portant une petite lanterne le suit à travers les ténèbres de la forêt. « La Providence soit bénie! » s'écria-t-il aussitôt qu'il nous aperçut. « Il y a bien longtemps que je vous cherche! « Notre chien vous a sentis dès le commencement de l'orage, et « il m'a conduit ici. Bon Dieu! comme ils sont jeunes! Pauvres « enfants! comme ils ont dû souffrir! Allons: j'ai apporté une « peau d'ours, ce sera pour cette jeune femme; voici un peu de « vin dans notre calebasse. Que Dieu soit loué dans toutes « ses œuvres! sa miséricorde est bien grande et sa bonté est in« finie. »

« Atala était aux pieds du religieux: « Chef de la prière, lui « disait-elle, je suis chrétienne, c'est le ciel qui t'envoie pour « me sauver.— Ma fille, dit l'ermite en la relevant, nous son« nons ordinairement la cloche de la mission pendant la nuit et « pendant les tempêtes pour appeler les étrangers; et, à « l'exemple de nos frères des Alpes et du Liban, nous avons « appris à notre chien à découvrir les voyageurs égarés. » Pour moi, je comprenais à peine l'ermite; cette charité me semblait si fort au-dessus de l'homme que je croyais faire un songe. A la lueur de la petite lanterne que tenait le religieux, j'entrevoyais sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau: ses pieds, ses mains et son visage étaient ensanglantés par les ronces. « Vieillard, » m'écriai-je enfin, » quel cœur as-tu donc, toi qui n'as pas craint « d'être frappé par la foudre?—Craindre! repartit le père avec « une sorte de chaleur; craindre lorsqu'il y a des hommes en péril, « et que je leur puis être utile! Je serais donc un bien indigne « serviteur de Jésus-Christ!— Mais sais-tu, lui dis-je que je ne suis « pas chrétien? — Jeune homme, répondit l'ermite, vous ai-je « demandé votre religion? Jésus-Christ n'a pas dit: Mon sang la« vera celui-ci, et non celui-là. Il est mort pour le Juif et le « Gentil, et il n'a vu dans tous les hommes que des frères et des « infortunés. Ce que je fais ici pour vous est fort peu de chose, et « vous trouveriez ailleurs bien d'autres secours; mais la gloire « n'en doit point retomber sur les prêtres. Que sommes-nous, « faibles solitaires, sinon de grossiers instruments d'une œuvre « céleste? Eh! quel serait le soldat assez lâche pour reculer « lorsque son chef, la croix à la main, et le front couronné d'é« pines, marche devant lui au secours des hommes? »

« Ces paroles saisirent mon cœur, des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux. « Mes chers enfants, dit le « missionnaire, je gouverne dans ces forêts un petit troupeau « de vos frères sauvages. Ma grotte est assez près d'ici dans la « montagne; venez vous réchauffer chez moi; vous n'y trou« verez pas les commodités de la vie, mais vous y aurez un abri; « et il faut encore en remercier la bonté divine, car il y a bien « des hommes qui en manquent. »

LES LABOUREURS.

« Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leurs discours. A mesure que le solitaire parlait, je sentais les passions s'apaiser dans mon sein, et l'orage même du ciel semblait s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchait devant nous en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je tenais la main d'Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournait souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre était suspendu à son cou; il s'appuyait sur un bâton blanc. Sa taille était élevée; sa figure, pâle et maigre; sa physionomie, simple et sincère. Il n'avait pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passions; on voyait que ses jours avaient été mauvais, et les rides de son front montraient les belles cicatrices des passions guéries par la vertu et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parlait debout et immobile, sa longue barbe, ses yeux modestement baissés, le son affectueux de sa voix, tout en lui avait quelque chose de calme et de sublime. Quiconque a vu comme moi, le père Aubry cheminant seul avec un bâton et son bréviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre.

« Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lierres et les giraumonts humides, que la pluie avait abattus des rochers. Il n'y avait dans ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche, un serpent familier, et, sur une pierre qui servait de table, un crucifix et le livre des chrétiens.

« L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches; il brisa du maïs entre deux pierres, et en ayant fait un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant, avec de la crème de noix dans un vase d'érable. Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du Grand-Esprit nous proposa d'aller nous asseoir à l'entrée de la grotte. Nous le suivîmes dans ce lieu, qui commandait une vue immense. Les restes de l'orage étaient jetés en désordre vers l'orient: les feux de l'incendie allumé dans les forêts par la foudre brillaient encore dans le lointain; au pied de la montagne, un bois de pins tout entier était renversé dans la vase, et le fleuve roulait pêle-mêle les argiles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux et les poissons morts, dont on voyait le ventre argenté flotter à la surface des eaux.

« Ce fut au milieu de cette scène qu'Atala raconta notre histoire au vieux génie de la montagne. Son cœur parut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe: « Mon enfant, dit-il à Atala, « il faut offrir vos souffrances à Dieu, pour la gloire de qui « vous avez déjà fait tant de choses; il vous rendra le repos. « Voyez fumer ces forêts, sécher ces torrents, se dissiper ces « nuages; croyez-vous que celui qui peut calmer une pareille « tempête ne pourra pas apaiser les troubles du cœur de « l'homme? Si vous n'avez pas de meilleure retraite, ma chère « fille, je vous offre une place au milieu du troupeau que « j'ai eu le bonheur d'appeler à Jésus-Christ. J'instruirai Chac« tas, et je vous le donnerai pour époux quand il sera digne de « l'être. »

« A ces mots, je tombai aux genoux du solitaire, en versant des pleurs de joie; mais Atala devint pâle comme la mort. Le vieillard me releva avec bénignité, et je m'aperçus alors qu'il avait les deux mains mutilées. Atala comprit sur-le-champ ses malheurs. « Les barbares! » s'écria-t-elle.

« Ma fille, reprit le père avec un doux sourire, qu'est-ce que « cela auprès de ce qu'a enduré mon divin Maître? Si les In« diens idolâtres m'ont affligé, ce sont de pauvres aveugles que « Dieu éclairera un jour. Je les chéris même davantage, en « proportion des maux qu'ils m'ont faits. Je n'ai pu rester dans

« ma patrie, où j'étais retourné, et où une illustre reine m'a fait « l'honneur de vouloir contempler ces faibles marques de mon « apostolat. Et quelle récompense plus glorieuse pouvais-je re- « cevoir de mes travaux, que d'avoir obtenu du chef de notre « religion la permission de célébrer le divin sacrifice avec ces « mains mutilées? Il ne me restait plus, après un tel honneur, « qu'à tâcher de m'en rendre digne: je suis revenu au Nouveau- « Monde consumer le reste de ma vie au service de mon Dieu. « Il y a bientôt trente ans que j'habite cette solitude, et il y en aura « demain vingt-deux que j'ai pris possession de ce rocher. Quand « j'arrivai dans ces lieux, je n'y trouvai que des familles vaga- « bondes, dont les mœurs étaient féroces et la vie fort misérable. « Je leur ai fait entendre la parole de paix, et leurs mœurs se « sont graduellement adoucies. Ils vivent maintenant rassemblés « au bas de cette montagne. J'ai tâché, en leur enseignant les « voies du salut, de leur apprendre les premiers arts de la vie, « mais sans les porter trop loin, et en retenant ces honnêtes « gens dans cette simplicité qui fait le bonheur. Pour moi, crai- « gnant de les gêner par ma présence, je me suis retiré sous cette « grotte, où ils viennent me consulter. C'est ici que, loin des « hommes, j'admire Dieu dans la grandeur de ces solitudes, et que « je me prépare à la mort, que m'annoncent mes vieux jours. »

« En achevant ces mots, le solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple. Il commença à haute voix une prière, à laquelle Atala répondait. De muets éclairs ouvraient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant trois soleils brillaient ensemble. Quelques renards dispersés par l'orage allongeaient leurs museaux noirs au bord des précipices, et l'on entendait le frémissement des plantes qui, séchant à la brise du soir, relevaient de toutes parts leurs tiges abattues.

« Nous rentrâmes dans la grotte, où l'ermite étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une profonde langueur se peignait dans les yeux et dans les mouvements de cette vierge; elle regardait le père Aubry, comme si elle eût voulu lui communiquer un secret; mais quelque chose semblait la retenir, soit ma présence, soit une certaine honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je l'entendis se lever au milieu de la nuit; elle cherchait le solitaire : mais, comme il lui avait donné sa couche, il était allé contempler la beauté du ciel, et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'était assez sa coutume, même pendant l'hiver, aimant à voir les forêts balancer leurs cimes dépouillées, les nuages voler dans les cieux, et à entendre les vents et les torrents gronder dans la solitude. Ma sœur fut donc obligée de retourner à sa couche où elle s'assoupit. Hélas! comblé d'espérance, je ne vis dans la faiblesse d'Atala que des marques passagères de lassitude.

« Le lendemain, je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux-moqueurs, nichés dans les acacias et les lauriers qui environnaient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia et je la déposai, humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. J'espérais, selon la religion de mon pays, que l'âme de quelque enfant mort à la mamelle serait descendue sur cette fleur dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porterait au sein de ma future épouse. Je cherchai ensuite mon hôte; je le trouvai la robe relevée dans ses deux poches, un chapelet à la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la Mission, tandis qu'Atala reposait encore; j'acceptai son offre, et nous nous mîmes en route à l'instant.

« En descendant la montagne, j'aperçus des chênes où les génies semblaient avoir dessiné des caractères étrangers. L'ermite me dit qu'il les avait tracés lui-même, que c'étaient des vers d'un ancien poëte appelé *Homère*, et quelques sentences d'un autre poëte plus ancien encore, nommé *Salomon*. Il y avait je ne sais quelle mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps, ces vers rongés de mousse, ce vieux solitaire qui les avait gravés, et ces vieux chênes qui lui servaient de livres.

« Son nom, son âge, la date de sa mission, étaient aussi marqués sur un roseau de savane, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument : « Il durera encore plus « que moi, me répondit le père, et aura toujours plus de valeur « que le peu de bien que j'ai fait. »

« De là, nous arrivâmes à l'entrée d'une vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'était un pont naturel, semblable à celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, surtout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, et leurs copies sont toujours petites; il n'en est pas ainsi de la nature quand elle a l'air d'imiter les travaux des hommes en leur offrant en effet des modèles. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne, suspend des chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers.

« Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes devant une autre merveille : c'était le cimetière des Indiens de la Mission, ou *les Bocages de la mort*. Le père Aubry avait permis à ses néophytes d'ensevelir leurs morts à leur manière, et de conserver au lieu de leur sépulture son nom sauvage; il avait seulement sanctifié ce lieu par une croix (1). Le sol en était divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avait de familles. Chaque lot faisait à lui seul un bois qui variait selon le goût de ceux qui l'avaient planté. Un ruisseau serpentait sans bruit au milieu de ces bocages; on l'appelait *le Ruisseau de la paix*. Ce riant asile des âmes était fermé à l'orient par le pont sous lequel nous avions passé; deux collines le bornaient au septentrion et au midi; il ne s'ouvrait qu'à l'occident, où s'élevait un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges marbrés de vert, montant sans branches jusqu'à leurs cimes, ressemblaient à de hautes colonnes et formaient le péristyle de ce temple de la mort; il y régnait un bruit religieux, semblable au sourd mugissement de l'orgue sous les voûtes d'une église; mais lorsqu'on pénétrait au fond du sanctuaire, on n'entendait plus que les hymnes des oiseaux qui célébraient à la mémoire des morts une fête éternelle.

« En sortant de ce bois, nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivait par une avenue de magnolias et de chênes-verts, qui bordaient une de ces anciennes routes que l'on trouve vers les montagnes qui divisent le Kentucky des Florides. Aussitôt que les Indiens aperçurent leur pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux et accoururent au-devant de lui. Les uns baisaient sa robe, les autres aidaient ses pas; les mères élevaient dans leurs bras leurs petits enfants pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ qui répandait des larmes. Il s'informait en marchant de ce qui se passait au village; il donnait un conseil à celui-ci, réprimandait doucement celui-là; il parlait des moissons à recueillir, des enfants à instruire, des peines à consoler, et il mêlait Dieu à tous ses discours.

« Ainsi escortés, nous arrivâmes au pied d'une grande croix qui se trouvait sur le chemin. C'était là que le serviteur de Dieu avait accoutumé de célébrer les mystères de sa religion : « Mes « chers néophytes, dit-il en se tournant vers la foule, il vous « est arrivé un frère et une sœur; et pour surcroît de bonheur, « je vois que la divine Providence a épargné hier vos moissons : « voilà deux grandes raisons de la remercier. Offrons donc le « saint sacrifice et que chacun y apporte un recueillement pro- « fond, une foi vive, une reconnaissance infinie et un cœur hu- « milié. »

« Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûrier, les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se

(1) Le père Aubry avait fait comme les jésuites à la Chine, qui permettaient aux Chinois d'enterrer leurs parents dans leurs jardins, selon leur ancienne coutume.

puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes; le mystère commence.

« L'aurore, paraissant derrière les montagnes, enflammait l'orient. Tout était d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre en ce moment même élevait dans les airs. O charme de la religion! O magnificence du culte chrétien! Pour sacrificateur un vieil ermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocents Sauvages! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes, le grand mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne descendît sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur.

« Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village. Là régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert on découvrait une culture naissante; les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de trois siècles. Partout on voyait les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs avec de longues chaînes allaient mesurant le terrain; des arbitres établissaient les premières propriétés; l'oiseau cédait son nid; le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane; on entendait gronder des forges, et les coups de la cognée faisaient pour la dernière fois mugir des échos, expirant eux-mêmes avec les arbres qui leur servaient d'asile.

« J'errais avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par l'image d'Atala et par les rêves de félicité dont je berçais mon cœur. J'admirais le triomphe du christianisme sur la vie sauvage; je voyais l'Indien se civilisant à la voix de la religion; j'assistais aux noces primitives de l'homme et de la terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs; et la terre s'engageant en retour à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme.

« Cependant on présenta un enfant au missionnaire, qui le baptisa parmi des jasmins en fleurs, au bord d'une source, tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendait aux bocages de la mort. Deux époux reçurent la bénédiction nuptiale sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin du désert. Le pasteur marchait devant nous, bénissant çà et là, et le rocher, et l'arbre, et la fontaine, comme autrefois, selon le livre des chrétiens, Dieu bénit la terre inculte, en la donnant en héritage à Adam. Cette procession, qui, pêle-mêle avec ses troupeaux, suivait de rocher en rocher son chef vénérable, représentait à mon cœur attendri ces migrations des premières familles, alors que Sem, avec ses enfants, s'avançait à travers le monde inconnu, en suivant le soleil qui marchait devant lui.

« Je voulus savoir du saint ermite comment il gouvernait ses enfants; il me répondit avec une grande complaisance : « Je ne « leur ai donné aucune loi; je leur ai seulement enseigné à s'ai« mer, à prier Dieu, et à espérer une meilleure vie : toutes les « lois du monde sont là dedans. Vous voyez au milieu du village « une cabane plus grande que les autres : elle sert de chapelle « dans la saison des pluies. On s'y assemble soir et matin pour « louer le Seigneur, et quand je suis absent c'est un vieillard « qui fait la prière; car la vieillesse est, comme la mater« nité, une espèce de sacerdoce. Ensuite on va travailler dans « les champs; et si les propriétés sont divisées, afin que chacun « puisse apprendre l'économie sociale, les moissons sont dépo« sées dans des greniers communs, pour maintenir la charité « fraternelle. Quatre vieillards distribuent avec égalité le produit « du labeur. Ajoutez à cela des cérémonies religieuses, beaucoup « de cantiques; la croix où j'ai célébré les mystères, l'ormeau « sous lequel je prêche dans les bons jours, nos tombeaux tout « près de nos champs de blé, nos fleuves où je plonge les petits « enfants et les saints Jeans de cette nouvelle Béthanie, vous « aurez une idée complète de ce royaume de Jésus-Christ. »

« Les paroles du solitaire me ravirent, et je sentis la supériorité de cette vie stable et occupée, sur la vie errante et oisive du Sauvage.

« Ah! René, je ne murmure point contre la Providence, mais j'avoue que je ne me rappelle jamais cette société évangélique sans éprouver l'amertume des regrets. Qu'une hutte, avec Atala, sur ces bords, eût rendu ma vie heureuse! Là finissaient toutes mes courses; là, avec une épouse, inconnu des hommes, cachant mon bonheur au fond des forêts, j'aurais passé comme ces fleuves qui n'ont pas même un nom dans le désert. Au lieu de cette paix que j'osais alors me promettre, dans quel trouble n'ai-je point coulé mes jours! Jouet continuel de la fortune, brisé sur tous les rivages, longtemps exilé de mon pays, et n'y trouvant, à mon retour, qu'une cabane en ruine et des amis dans la tombe : telle devait être la destinée de Chactas. »

LE DRAME.

« Si mon songe de bonheur fut vif, il fut aussi d'une courte durée, et le réveil m'attendait à la grotte du solitaire. Je fus surpris, en y arrivant au milieu du jour, de ne pas voir Atala accourir au-devant de nos pas. Je ne sais quelle soudaine horreur me saisit. En approchant de la grotte, je n'osais appeler la fille de Lopez : mon imagination était également épouvantée, ou du bruit, ou du silence qui succéderait à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui régnait à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : « O vous que le ciel accompagne et fortifie, pénétrez « dans ces ombres. »

« Qu'il est faible celui que les passions dominent! Qu'il est fort celui qui se repose en Dieu! Il y avait plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, que dans toute l'ardeur de ma jeunesse. L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au dehors plein de terreur. Bientôt un faible murmure semblable à des plaintes sortit du fond du rocher, et vint frapper mon oreille. Poussant un cri, et retrouvant mes forces, je m'élançai dans la nuit de la caverne... Esprits de mes pères, vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux!

« Le solitaire avait allumé un flambeau de pin; il le tenait d'une main tremblante au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montrait pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brillaient sur son front; ses regards à demi éteints cherchaient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayait de sourire. Frappé comme d'un coup de foudre, les yeux fixes, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai immobile. Un profond silence règne un moment parmi les trois personnages de cette scène de douleur. Le solitaire le rompt le premier : « Ceci, dit-il, ne sera « qu'une fièvre occasionnée par la fatigue, et, si nous nous ré« signons à la volonté de Dieu, il aura pitié de nous. »

« A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et, avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement de l'excès de la crainte à l'excès de la confiance. Mais Atala ne m'y laissa pas longtemps. Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche.

« Mon père, » dit-elle d'une voix affaiblie en s'adressant au religieux, « je touche au moment de la mort. O Chactas! écoute « sans désespoir le funeste secret que je t'ai caché, pour ne pas « te rendre trop misérable, et pour obéir à ma mère. Tâche de « ne pas m'interrompre par des marques d'une douleur qui pré« cipiterait le peu d'instants que j'ai à vivre. J'ai beaucoup de « choses à raconter, et, aux battements de ce cœur, qui se « ralentissent... à je ne sais quel fardeau glacé que mon sein « soulève à peine... je sens que je ne me saurais trop hâter. »

« Après quelques moments de silence, Atala poursuivit ainsi :

« Ma triste destinée a commencé presque avant que j'eusse vu « la lumière. Ma mère m'avait conçu dans le malheur; je fa« tiguais son sein, et elle me mit au monde avec de grands dé« chirements d'entrailles : on désespéra de ma vie. Pour sauver « mes jours, ma mère fit un vœu : elle promit à la Reine des « anges que je lui consacrerais ma virginité si j'échappais à la « mort..... Vœu fatal qui me précipite au tombeau !

« J'entrais dans ma seizième année lorsque je perdis ma mère. « Quelques heures avant de mourir, elle m'appela au bord de « sa couche. Ma fille, me dit-elle en présence d'un missionnaire « qui consolait ses derniers instants; ma fille, tu sais le vœu que « j'ai fait pour toi. Voudrais-tu démentir ta mère? O mon Atala ! « je te laisse dans un monde qui n'est pas digne de posséder une « chrétienne, au milieu d'idolâtres qui persécutent le Dieu de ton « père et le mien, le Dieu qui, après t'avoir donné le jour, te l'a « conservé par un miracle. Eh ! ma chère enfant, en acceptant « le voile des vierges, tu ne fais que renoncer aux soucis de la « cabane et aux funestes passions qui ont troublé le sein de ta « mère! Viens donc, ma bien-aimée, viens, jure sur cette image « de la Mère du Sauveur, entre les mains de ce saint prêtre et « de ta mère expirante, que tu ne me trahiras point à la face du « ciel. Songe que je me suis engagée pour toi, afin de te sauver « la vie, et que, si tu ne tiens ma promesse, tu plongeras l'âme « de ta mère dans des tourments éternels. »

« O ma mère! pourquoi parlâtes-vous ainsi! O religion qui « fais à la fois mes maux et ma félicité, qui me perds et qui me « consoles! Et toi, cher et triste objet d'une passion qui me « consume jusque dans les bras de la mort, tu vois maintenant, « ô Chactas, ce qui a fait la rigueur de notre destinée!... Fon« dant en pleurs et me précipitant dans le sein maternel, je « promis tout ce qu'on me voulut faire promettre. Le mission« naire prononça sur moi les paroles redoutables, et me donna « le scapulaire qui me lie pour jamais. Ma mère me menaça de sa « malédiction, si jamais je rompais mes vœux, et après m'avoir « recommandé un secret inviolable envers les païens, persécu« teurs de ma religion, elle expira en me tenant embrassée.

« Je ne connus pas d'abord le danger de mes serments. Pleine « d'ardeur et chrétienne véritable, fière du sang espagnol qui « coule dans mes veines, je n'aperçus autour de moi que des « hommes indignes de recevoir ma main; je m'applaudis de n'a« voir d'autre époux que le Dieu de ma mère. Je te vis, jeune et « beau prisonnier, je m'attendris sur ton sort, je t'osai parler au « bûcher de la forêt; alors je sentis tout le poids de mes vœux. »

« Comme Atala achevait de prononcer ces paroles, serrant les poings, et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai : « La voilà donc cette religion que vous m'avez tant vantée! « Périsse le serment qui m'enlève Atala! Périsse le Dieu qui « contrarie la nature! Homme-prêtre, qu'es-tu venu faire dans « ces forêts ?

— « Te sauver, dit le vieillard d'une voix terrible, dompter « tes passions, et t'empêcher, blasphémateur, d'attirer sur toi la « colère céleste. Il te sied bien, jeune homme, à peine entré « dans la vie, de te plaindre de tes douleurs! Où sont les mar« ques de tes souffrances? Où sont les injustices que tu as sup« portées? Où sont tes vertus, qui seules pourraient te donner « quelques droits à la plainte? Quel service as-tu rendu? Quel « bien as-tu fait? Eh ! malheureux, tu ne m'offres que des pas« sions, et tu oses accuser le ciel! Quand tu auras, comme le père « Aubry, passé trente années exilé sur les montagnes, tu seras « moins prompt à juger des desseins de la Providence; tu com« prendras alors que tu ne sais rien, que tu n'es rien, et qu'il « n'y a point de châtiments si rigoureux, point de maux si ter« ribles, que la chair corrompue ne mérite de souffrir. »

« Les éclairs qui sortaient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappait sa poitrine, ses paroles foudroyantes, le rendaient semblable à un dieu. Accablé de sa majesté, je tombai à ses genoux, et lui demandai pardon de mes emportements. « Mon fils, » me répondit-il avec un accent si doux que le remords entra dans mon âme; « mon fils, ce n'est pas pour moi-même que je vous ai ré« primandé. Hélas! vous avez raison, mon cher enfant : je suis « venu faire bien peu de chose dans ces forêts, et Dieu n'a pas « de serviteur plus indigne que moi. Mais, mon fils, le ciel, le « ciel, voilà ce qu'il ne faut jamais accuser! Pardonnez-moi si « je vous ai offensé; mais écoutons votre sœur. Il y a peut-être « du remède, ne nous lassons point d'espérer. Chactas, c'est une « religion bien divine que celle-là qui a fait une vertu de l'es« pérance!

— « Mon jeune ami, reprit Atala, tu as été témoin de mes « combats, et cependant tu n'en as vu que la moindre partie; « je te cachais le reste. Non, l'esclave noir qui arrose de ses « sueurs les sables ardents de la Floride est moins misérable que « n'a été Atala. Te sollicitant à la fuite, et pourtant certaine de « mourir si tu t'éloignais de moi; craignant de fuir avec toi dans « les déserts, et cependant haletant après l'ombrage des bois... « Ah! s'il n'avait fallu que quitter parents, amis, patrie; si même « (chose affreuse!) il n'y eût eu que la perte de mon âme! Mais « ton ombre, ô ma mère, ton ombre était toujours là, me repro« chant ses tourments! J'entendais tes plaintes, je voyais les « flammes de l'enfer te consumer. Mes nuits étaient arides et « pleines de fantômes, mes jours étaient désolés; la rosée du soir « séchait en tombant sur ma peau brûlante; j'entr'ouvrais mes « lèvres aux brises, et les brises, loin de m'apporter la fraîcheur, « s'embrasaient du feu de mon souffle. Quel tourment de te voir « sans cesse auprès de moi, loin de tous les hommes, dans de « profondes solitudes, et de sentir entre toi et moi une barrière « invincible! Passer ma vie à tes pieds, te servir comme ton es« clave, apprêter ton repas et ta couche dans quelque coin « ignoré de l'univers, eût été pour moi le bonheur suprême; ce « bonheur, j'y touchais, et je ne pouvais en jouir. Quel dessein « n'ai-je point rêvé! Quel songe n'est point sorti de ce cœur si « triste! Quelquefois, en attachant mes yeux sur toi, j'allais « jusqu'à former des désirs aussi insensés que coupables : tantôt « j'aurais voulu être avec toi la seule créature vivante sur la « terre; tantôt sentant une divinité qui m'arrêtait dans mes hor« ribles transports, j'aurais désiré que cette divinité se fût « anéantie, pourvu que, serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'a« bîme en abîme avec les débris de Dieu et du monde! A pré« sent même... le dirai-je! à présent que l'éternité va m'en« gloutir, que je vais paraître devant le Juge inexorable; au « moment où, pour obéir à ma mère, je vois avec joie ma vir« ginité dévorer ma vie; eh bien! par une affreuse contradic« tion, j'emporte le regret de n'avoir pas été à toi!...

— « Ma fille, interrompit le missionnaire, votre douleur vous « égare. Cet excès de passion auquel vous vous livrez est rare« ment juste, il n'est pas même dans la nature; et en cela il est « moins coupable aux yeux de Dieu, parce que c'est plutôt quel« que chose de faux dans l'esprit que de vicieux dans le cœur. « Il faut donc éloigner de vous ces emportements, qui ne sont « pas dignes de votre innocence. Mais aussi, ma chère enfant, « votre imagination impétueuse vous a trop alarmée sur vos « vœux. La religion n'exige point de sacrifice plus qu'humain. « Ses sentiments vrais, ses vertus tempérées, sont bien au-dessus « des sentiments exaltés et des vertus forcées d'un prétendu hé« roïsme. Si vous aviez succombé, eh bien! pauvre brebis « égarée, le bon Pasteur vous aurait cherchée pour vous ra« mener au troupeau. Les trésors du repentir vous étaient ou« verts : il faut des torrents de sang pour effacer nos fautes aux « yeux des hommes, une seule larme suffit à Dieu. Rassurez« vous donc, ma chère fille, votre situation exige du calme;

« adressons-nous à Dieu, qui guérit toutes les plaies de ses serviteurs. Si c'est sa volonté, comme je l'espère, que vous échappiez à cette maladie, j'écrirai à l'évêque de Québec ; il a les pouvoirs nécessaires pour vous relever de vos vœux, qui ne sont que des vœux simples, et vous achèverez vos jours près de moi avec Chactas votre époux. »

« A ces paroles du vieillard, Atala fut saisie d'une longue convulsion, dont elle ne sortit que pour donner des marques d'une douleur effrayante. « Quoi ! » dit-elle en joignant les deux mains avec passion, il y avait du remède ! Je pouvais être relevée de mes vœux ! — Oui, ma fille, répondit le père ; et vous le pouvez encore. — Il est trop tard, il est trop tard ! s'écria-t-elle. Faut-il mourir, au moment où j'apprends que j'aurais pu être heureuse ! Que n'ai-je connu plus tôt ce saint vieillard ! Aujourd'hui, de quel bonheur je jouirais, avec toi, avec Chactas chrétien... consolée, rassurée par ce prêtre auguste... dans ce désert..... pour toujours... oh ! c'eût été trop de félicité ! — Calme-toi, lui dis-je en saisissant une des mains de l'infortunée ; calme-toi, ce bonheur, nous allons le goûter. — Jamais ! jamais ! dit Atala. — Comment ? repartis-je. — Tu ne sais pas tout, s'écria la vierge : c'est hier.... pendant l'orage.... J'allais violer mes vœux : j'allais plonger ma mère dans les flammes de l'abîme ; déjà sa malédiction était sur moi ; déjà je mentais au Dieu qui m'a sauvé la vie... Quand tu baisais mes lèvres tremblantes, tu ne savais pas que tu n'embrassais que la mort ! — O ciel ! » s'écria le missionnaire ; « chère enfant, qu'avez-vous fait ? — Un crime, mon père, » dit Atala les yeux égarés : « mais je ne perdais que moi, et je sauvais ma mère. — Achève donc, » m'écriai-je plein d'épouvante. « Hé bien ! dit-elle, j'avais prévu ma faiblesse : en quittant les cabanes, j'ai emporté avec moi... — Quoi ? » repris-je avec horreur. « Un poison ! » dit le père. « Il est dans mon sein, » s'écria Atala.

« Le flambeau échappe de la main du solitaire, je tombe mourant près de la fille de Lopez ; le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras, et tous trois, dans l'ombre, nous mêlons un moment nos sanglots sur cette couche funèbre.

« Réveillons-nous, réveillons-nous ! » dit bientôt le courageux ermite en allumant une lampe. « Nous perdons des moments précieux : intrépides chrétiens, bravons les assauts de l'adversité : la corde au cou, la cendre sur la tête, jetons-nous aux pieds du Très-Haut, pour implorer sa clémence, pour nous soumettre à ses décrets. Peut-être est-il temps encore. Ma fille, vous eussiez dû m'avertir hier au soir.

— « Hélas ! mon père, dit Atala, je vous ai cherché la nuit dernière ; mais le ciel, en punition de mes fautes, vous a éloigné de moi. Tout secours eût d'ailleurs été inutile ; car les Indiens même, si habiles dans ce qui regarde les poisons, ne connaissent point de remède à celui que j'ai pris. O Chactas ! juge de mon étonnement quand j'ai vu que le coup n'était pas aussi subit que je m'y attendais ! Mon amour a redoublé mes forces, mon âme n'a pu si vite se séparer de toi. »

L'orage.

« Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublai le récit d'Atala, ce fut par ces emportements qui ne sont connus que des Sauvages. Je me roulai furieux sur la terre en me tordant les

bras, et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une tendresse merveilleuse, courait du frère à la sœur, et nous prodiguait mille secours. Dans le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savait se faire entendre à notre jeunesse et sa religion lui fournissait des accents plus tendres et plus brûlants que nos passions même. Ce prêtre, qui depuis quarante années s'immolait chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, ne te rappelle-t-il pas ces holocaustes d'Israël, fumant perpétuellement sur les hauts lieux, devant le Seigneur?

« Hélas! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissaient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes effrayants se manifestèrent; un engourdissement général saisit les membres d'Atala et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir: « Touche « mes doigts, me « disait-elle; ne « les trouves-tu « pas bien gla- « cés? » Je ne savais que répondre, et mes cheveux se hérissaient d'horreur; ensuite elle ajoutait: « Hier « encore, mon « bien-aimé, ton « seul toucher me « faisait tressail- « lir, et voilà que « je ne sens plus « ta main, je n'en- « tends presque « plus ta voix; les objets de la grotte disparaissent tour à « tour. Ne sont-ce pas les oiseaux qui chantent? Le soleil doit « être près de se coucher maintenant; Chactas, ses rayons se- « ront bien beaux au désert, sur ma tombe. »

« Atala, s'apercevant que ces paroles nous faisaient fondre en pleurs, nous dit: « Pardonnez-moi, mes bons amis; je suis bien « faible, mais peut-être que je vais devenir plus forte. Cepen- « dant mourir si jeune, tout à la fois, quand mon cœur était « si plein de vie! Chef de la prière, aie pitié de moi; soutiens- « moi. Crois-tu que ma mère soit contente et que Dieu me par- « donne ce que j'ai fait?

— « Ma fille, » répondit le bon religieux en versant des larmes et les essuyant avec ses doigts tremblants et mutilés; « ma « fille, tous vos malheurs viennent de votre ignorance; c'est « votre éducation sauvage et le manque d'instruction nécessaire « qui vous ont « perdue; vous ne « saviez pas qu'u- « ne chrétienne « ne peut disposer « de sa vie. Con- « solez-vous donc, « ma chère bre- « bis; Dieu vous « pardonnera à « cause de la sim- « plicité de votre « cœur. Votre mè- « re et l'impru- « dent mission- « naire qui la di- « rigeait ont été « plus coupables « que vous; ils « ont passé leurs « pouvoirs en vous « arrachant un « vœu indiscret; « mais que la paix « du Seigneur « soit avec eux! « Vous offrez tous « trois un terrible « exemple des « dangers de l'en- « thousiasme et « du défaut de lu- « mière en ma- « tière de reli- « gion. Rassurez- « vous, mon en- « fant; celui qui « sonde les reins « et les cœurs « vous jugera sur « vos intentions, « qui étaient pu- « res et non sur « votre action qui « est condamna- « ble.

« Quant à la « vie, si le mo- « ment est arrivé « de vous endor- « mir dans le Sei- « gneur, ah! ma « chère enfant, « que vous perdez peu de chose en perdant ce monde! Malgré « la solitude où vous avez vécu, vous avez connu les chagrins: « que penseriez-vous donc si vous eussiez été témoin des maux « de la société? si, en abordant sur les rivages de l'Europe, « votre oreille eût été frappée de ce long cri de douleur qui « s'élève de cette vieille terre? L'habitant de la cabane et celui « des palais, tout souffre, tout gémit ici-bas; les reines ont « été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné « de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois!



Derniers moments d'Atala.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.

« Est-ce votre amour que vous regrettez? Ma fille, il faudrait « autant pleurer un songe. Connaissez-vous le cœur de l'homme, « et pourriez-vous compter les inconstances de son désir? Vous « calculeriez plutôt le nombre de vagues que la mer roule dans « une tempête. Atala, les sacrifices, les bienfaits, ne sont pas des « liens éternels : un jour peut-être le dégoût fût venu avec la « satiété, le passé eût été compté pour rien, et l'on n'eût plus « aperçu que les inconvénients d'une union pauvre et méprisée. « Sans doute, ma fille, les plus belles amours furent celles de « cet homme et de cette femme sortis de la main du Créateur. « Un paradis avait été formé pour eux, ils étaient innocents et « immortels. Parfaits de l'âme et du corps, ils se convenaient en « tout : Ève avait été créée pour Adam et Adam pour Ève. S'ils « n'ont pu toutefois se maintenir dans cet état de bonheur, quels « couples le pourront après eux? Je ne vous parlerai point des « mariages des premiers nés des hommes, de ces unions inef- « fables, alors que la sœur était l'épouse du frère, que l'amour « et l'amitié fraternelle se confondaient dans le même cœur, et « que la pureté de l'une augmentait les délices de l'autre. Toutes « ces unions ont été troublées; la jalousie s'est glissée à l'autel « de gazon où l'on immolait le chevreau, elle a régné sous la « tente d'Abraham, et dans ces couches mêmes où les pa- « triarches goûtaient tant de joie qu'ils oubliaient la mort de « leurs mères.

« Vous seriez-vous donc flattée, mon enfant, d'être plus inno- « cente et plus heureuse dans vos liens que ces saintes familles « dont Jésus-Christ a voulu descendre? Je vous épargne les dé- « tails des soucis du ménage, les disputes, les reproches mu- « tuels, les inquiétudes, et toutes ces peines secrètes qui veillent « sur l'oreiller du lit conjugal. La femme renouvelle ses douleurs « chaque fois qu'elle est mère, et elle se marie en pleurant. Que de « maux dans la seule perte d'un nouveau-né à qui l'on donnait « le lait, et qui meurt sur votre sein! La montagne a été pleine « de gémissements; rien ne pouvait consoler Rachel, parce que « ses fils n'étaient plus. Ces amertumes attachées aux tendresses « humaines sont si fortes, que j'ai vu dans ma patrie de grandes « dames, aimées par des rois, quitter la cour pour s'ensevelir « dans des cloîtres et mutiler cette chair révoltée dont les plaisirs « ne sont que des douleurs.

« Mais peut-être direz-vous que ces derniers exemples ne vous « regardent pas; que toute votre ambition se réduisait à vivre « dans une obscure cabane, avec l'homme de votre choix; que « vous cherchiez moins les douceurs du mariage que les charmes « de cette folie que la jeunesse appelle *amour?* Illusion, chi- « mère, vanité, rêve d'une imagination blessée! Et moi aussi, « ma fille, j'ai connu les troubles du cœur; cette tête n'a pas « toujours été chauve, ni ce sein aussi tranquille qu'il vous le « paraît aujourd'hui. Croyez-en mon expérience : si l'homme, « constant dans ses affections, pouvait sans cesse fournir à un « sentiment renouvelé sans cesse, sans doute la solitude et l'a- « mour l'égaleraient à Dieu même; car ce sont là les deux éter- « nels plaisirs du grand Être. Mais l'âme de l'homme se fatigue, « et jamais elle n'aime longtemps le même objet avec plénitude. « Il y a toujours quelques points par où deux cœurs ne se « touchent pas, et ces points suffisent à la longue pour rendre la « vie insupportable.

« Enfin, ma chère fille, le grand tort des hommes, dans leur « songe de bonheur, est d'oublier cette infirmité de la mort « attachée à leur nature : il faut finir. Tôt ou tard, quelle « qu'eût été votre félicité, ce beau visage se fût changé en cette « figure uniforme que le sépulcre donne à la famille d'Adam; « l'œil même de Chactas n'aurait pu vous reconnaître entre vos « sœurs de la tombe. L'amour n'étend point son empire sur les « vers du cercueil. Que dis-je! (ô vanité des vanités!) que parlé- « je de la puissance des amitiés de la terre! Voulez-vous, ma « chère fille, en connaître l'étendue? Si un homme revenait à la « lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu « avec joie par ceux-là mêmes qui ont donné le plus de larmes « à sa mémoire : tant on forme vite d'autres liaisons, tant on « prend facilement d'autres habitudes, tant l'inconstance est « naturelle à l'homme, tant notre vie est peu de chose, même « dans le cœur de nos amis!

« Remerciez donc la bonté divine, ma chère fille, qui vous re- « tire si vite de cette vallée de misère. Déjà le vêtement blanc « et la couronne éclatante des vierges se préparent pour vous « sur les nuées; déjà j'entends la Reine des anges qui vous crie : « Venez, ma digne servante; venez, ma colombe; venez vous « asseoir sur un trône de candeur, parmi toutes ces filles qui ont « sacrifié leur beauté et leur jeunesse au service de l'humanité, « à l'éducation des enfants et aux chefs-d'œuvre de la péni- « tence. Venez, rose mystique, vous reposer sur le sein de Jé- « sus-Christ. Ce cercueil, lit nuptial que vous vous êtes choisi, « ne sera point trompé; et les embrassements de votre céleste « époux ne finiront jamais! »

« Comme le dernier rayon du jour abat les vents et répand le calme dans le ciel, ainsi la parole tranquille du vieillard apaisa les passions dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disait qu'elle mourrait heureuse si je lui promettais de sécher mes pleurs; tantôt elle me parlait de ma mère, de ma patrie; elle cherchait à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi une douleur passée. Elle m'exhortait à la patience, à la vertu. « Tu ne seras pas toujours mal- « heureux, disait-elle : si le ciel t'éprouve aujourd'hui, c'est « seulement pour te rendre plus compatissant aux maux des « autres. Le cœur, ô Chactas! est comme ces sortes d'arbres qui « ne donnent leur baume pour les blessures des hommes que « lorsque le fer les a blessés eux-mêmes. »

« Quand elle avait ainsi parlé, elle se tournait vers le missionnaire, cherchait auprès de lui le soulagement qu'elle m'avait fait éprouver; et, tour à tour consolante et consolée, elle donnait et recevait la parole de vie sur la couche de la mort.

« Cependant l'ermite redoublait de zèle. Ses vieux os s'étaient ranimés par l'ardeur de la charité, et toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisait d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il semblait précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. L'humble grotte était remplie de la grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits célestes étaient sans doute attentifs à cette scène où la religion luttait seule contre l'amour, la jeunesse et la mort.

« Elle triomphait, cette religion divine, et l'on s'apercevait de sa victoire à une sainte tristesse qui succédait dans nos cœurs aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçait au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit la main, et avec une voix qu'on entendait à peine, elle me dit : « Fils d'Outalissi, te rappelles-tu cette première nuit « où tu me pris pour la Vierge des dernières amours? Singulier « présage de notre destinée! » Elle s'arrêta, puis elle reprit : « Quand je songe que je te quitte pour toujours, mon cœur fait « un tel effort pour revivre, que je me sens presque le pouvoir de « me rendre immortelle à force d'aimer. Mais, ô mon Dieu, que « votre volonté soit faite! » Atala se tut pendant quelques instants; elle ajouta : « Il ne me reste plus qu'à vous deman- « der pardon des maux que je vous ai causés. Je vous ai beau- « coup tourmenté par mon orgueil et mes caprices. Chactas, « un peu de terre jeté sur mon corps va mettre tout un monde « entre vous et moi, et vous délivrer pour toujours du poids de « mes infortunes.

— « Vous pardonner! répondis-je noyé de larmes; n'est-ce « pas moi qui ai causé tous vos malheurs? — Mon ami, dit-elle « en m'interrompant, vous m'avez rendue très-heureuse, et si « j'étais à recommencer la vie, je préférerais encore le bonheur

« de vous avoir aimé quelques instants dans un exil infortuné, à « toute une vie de repos dans ma patrie. »

« Ici, la voix d'Atala s'éteignit; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche; ses doigts errants cherchaient à toucher quelque chose; elle conversait tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le petit crucifix, elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

« Quand je te parlai pour la première fois, tu vis cette croix « briller à la lueur du feu sur mon sein; c'est le seul bien que « possède Atala. Lopez, ton père et le mien, l'envoya à ma « mère peu de jours après ma naissance. Reçois donc de moi cet « héritage, ô mon frère! conserve-le en mémoire de mes mal- « heurs. Tu auras recours à ce Dieu des infortunés dans les cha- « grins de ta vie. Chactas, j'ai une dernière prière à te faire. « Ami, notre union aurait été courte sur la terre, mais il est après « cette vie une plus longue vie. Qu'il serait affreux d'être séparé « de toi pour jamais! Je ne fais que te devancer aujourd'hui, « et je te vais attendre dans l'empire céleste. Si tu m'as aimée, « fais-toi instruire dans la religion chrétienne, qui prépara « notre réunion. Elle fait sous tes yeux un grand miracle, cette « religion, puisqu'elle me rend capable de te quitter sans mou- « rir dans les angoisses du désespoir. Cependant, Chactas, je ne « veux de toi qu'une simple promesse, je sais trop ce qu'il en « coûte pour te demander un serment. Peut-être ce vœu te sé- « parerait-il de quelque femme plus heureuse que moi... O ma « mère, pardonne à ta fille. O Vierge! retenez votre courroux. Je « retombe dans mes faiblesses, et je te dérobe, ô mon Dieu! des « pensées qui ne devraient être que pour toi. »

« Navré de douleur, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le solitaire se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte : « Il « est temps, s'écria-t-il, il est temps d'appeler Dieu ici! ».

« A peine a-t-il prononcé ces mots qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête au pied du lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret où était renfermée une urne d'or, couverte d'un voile de soie; il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissements des harpes célestes; et, lorsque le solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne.

« Le prêtre ouvrit le calice; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avait les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche; ses lèvres s'entr'ouvrirent et vinrent avec respect chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée; il en frotte les tempes d'Atala, il regarde un moment la fille mourante et tout à coup ces fortes paroles lui échappent : « Partez, âme chrétienne, allez rejoin- « dre votre Créateur! » Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai en regardant le vase où était l'huile sainte : « Mon « père, ce remède rendra-t-il la vie à Atala? — Oui, mon fils, « dit le vieillard en tombant dans mes bras; la vie éternelle! » Atala venait d'expirer. »

Dans cet endroit, pour la seconde fois depuis le commencement de son récit, Chactas fut obligé de s'interrompre. Ses pleurs l'inondaient et sa voix ne laissait échapper que des mots entrecoupés. Le sachem aveugle ouvrit son sein; il en tira le crucifix d'Atala. « Le voilà, s'écria-t-il, ce gage de l'adversité! « O René, ô mon fils! tu le vois; et moi, je ne le vois plus! « Dis-moi, après tant d'années, l'or n'en est-il point altéré? n'y « vois-tu point la trace de mes larmes? Pourrais-tu reconnaître « l'endroit qu'une sainte a touché de ses lèvres? Comment Chac- « tas n'est-il point encore chrétien? Quelles frivoles raisons de « politique et de patrie l'ont jusqu'à présent retenu dans les er- « reurs de ses pères? Non, je ne veux pas tarder plus longtemps. « La terre me crie : Quand donc descendras-tu dans la tombe, « et qu'attends-tu pour embrasser une religion divine?..... O « terre! vous ne m'attendrez pas longtemps : aussitôt qu'un « prêtre aura rajeuni dans l'onde cette tête blanchie par les cha- « grins, j'espère me réunir à Atala... Mais achevons ce qui me « reste à conter de mon histoire.

LES FUNÉRAILLES.

« Je n'entreprendrai point, ô René! de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon âme lorsque Atala eut rendu le dernier soupir. Il faudrait avoir plus de chaleur qu'il ne m'en reste; il faudrait que mes yeux fermés se pussent rouvrir au soleil pour lui demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. Oui, cette lune qui brille à présent sur nos têtes se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky; oui, le fleuve qui porte maintenant nos pirogues suspendra le cours de ses eaux avant que mes larmes cessent de couler pour Atala! Pendant deux jours entiers je fus insensible aux discours de l'ermite. En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne se servait point des vaines raisons de la terre; il se contentait de me dire : « Mon fils, c'est la volonté de Dieu; » et il me pressait dans ses bras. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant de consolations dans ce peu de mots du chrétien résigné, si je ne l'avais éprouvé moi-même.

« La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur de Dieu, vainquirent enfin l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisais répandre. « Mon père, « lui dis-je, c'en est trop : que les passions d'un jeune homme « ne troublent plus la paix de tes jours. Laisse-moi emporter les « restes de mon épouse; je les ensevelirai dans quelque coin du « désert, et si je suis encore condamné à la vie, je tâcherai de « me rendre digne de ces noces éternelles qui m'ont été pro- « mises par Atala. »

« A ce retour inespéré de courage, le bon père tressaillit de joie; il s'écria : « O sang de Jésus-Christ, sang de mon divin « Maître, je reconnais là tes mérites! Tu sauveras sans doute ce « jeune homme. Mon Dieu, achève ton ouvrage; rends la paix « à cette âme troublée, et ne lui laisse de ses malheurs que « d'humbles et utiles souvenirs! »

« Le juste refusa de m'abandonner le corps de la fille de Lopez, mais il me proposa de faire venir ses néophytes, et de l'enterrer avec toute la pompe chrétienne; je m'y refusai à mon tour. « Les malheurs et les vertus d'Atala, lui dis-je, « ont été inconnus des hommes; que sa tombe, creusée furtive- « ment par nos mains, partage cette obscurité. » Nous convînmes que nous partirions le lendemain, au lever du soleil, pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prière auprès du corps de cette sainte.

« Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte qui donnait vers le nord. L'ermite les avait roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère : c'était le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis longtemps il le destinait à son propre tombeau. Atala était couchée sur un gazon de sensitives des montagnes; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étaient découverts. On voyait dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée... celle-là même que j'avais déposée sur le lit de la vierge, pour la rendre féconde. Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, semblaient languir et sourire. Dans ses joues d'une blancheur

éclatante, on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds modestes étaient joints, et ses mains d'albâtre pressaient sur son cœur un crucifix d'ébène; le scapulaire de ses vœux était passé à son cou. Elle paraissait enchantée par l'ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe : je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

« Le religieux ne cessa de prier toute la nuit. J'étais assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avais supporté sur mes genoux cette tête charmante! Que de fois je m'étais penché sur elle pour entendre et pour respirer son souffle! Mais à présent aucun bruit ne sortait de ce sein immobile, et c'était en vain que j'attendais le réveil de la beauté!

« La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeait un rameau fleuri dans une eau consacrée; puis, secouant la branche humide, il parfumait la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétait sur un air antique quelques vers d'un vieux poëte nommé *Job;* il disait :

« J'ai passé comme une fleur; j'ai séché comme l'herbe des « champs.

« Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et « la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur? »

« Ainsi chantait l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée allait roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les échos, de tous les torrents, de toutes les forêts. Les roucoulements de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintements de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres, et l'on croyait entendre dans les bocages de la mort le chœur lointain des décédés, qui répondait à la voix du solitaire.

« Cependant une barre d'or se forma dans l'orient. Les éperviers criaient sur les rochers, et les martres rentraient dans le creux des ormes : c'était le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules; l'ermite marchait devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers; la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas. A la vue du chien qui nous avait trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçait une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son voile d'or sur mes yeux; souvent, pliant sous le fardeau, j'étais obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils! il eût fallu voir un jeune Sauvage et un vieil ermite à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps était étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent.

« Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas! j'avais espéré de préparer une autre couche pour elle! Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un silence effroyable, j'attachai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps; je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité; son sein surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élève du milieu d'une sombre argile : « Lopez, m'écriai-je alors, vois ton fils inhumer « ta fille! » et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil.

« Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que j'avais formé de me fixer près de lui. Le saint, qui connaissait merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée et la ruse de ma douleur. Il me dit : « Chactas, fils « d'Outalissi, tandis qu'Atala a vécu, je vous ai sollicité moi-« même de demeurer auprès de moi; mais à présent votre sort « est changé, vous vous devez à votre patrie. Croyez-moi, mon « fils, les douleurs ne sont point éternelles; il faut tôt ou tard « qu'elles finissent, parce que le cœur de l'homme est fini; « c'est une de nos grandes misères : nous ne sommes pas même « capables d'être longtemps malheureux. Retournez au Mes-« chacébé : allez consoler votre mère, qui vous pleure tous les « jours, et qui a besoin de votre appui. Faites-vous instruire « dans la religion de votre Atala, lorsque vous en trouverez « l'occasion, et souvenez-vous que vous lui avez promis d'être « vertueux et chrétien. Moi, je veillerai ici sur son tombeau. « Partez, mon fils. Dieu, l'âme de votre sœur et le cœur de « votre vieil ami vous suivront. »

« Telles furent les paroles de l'homme du rocher; son autorité était trop grande, sa sagesse, trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain, je quittai mon vénérable hôte, qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes. Je passai au tombeau; je fus surpris d'y trouver une petite croix qui se montrait au-dessus de la mort, comme on aperçoit encore le mât d'un vaisseau qui a fait naufrage. Je jugeai que le solitaire était venu prier au tombeau pendant la nuit; cette marque d'amitié et de religion fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de rouvrir la fosse, et de voir encore une fois ma bien-aimée; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère rêverie. O René! c'est là que je fis pour la première fois des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours, et la plus grande vanité de nos projets! Eh! mon enfant, qui ne les a point faites, ces réflexions? Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers; mes ans le disputent à ceux de la corneille : hé bien! malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'eût été trompé dans ses rêves de félicité, point de cœur qui n'entretînt une plaie cachée. Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface en paraît calme et pure; mais, quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses eaux.

« Ayant ainsi vu le soleil se lever et se coucher sur ce lieu de douleur, le lendemain, au premier cri de la cigogne, je me préparai à quitter la sépulture sacrée. J'en partis comme de la borne d'où je voulais m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'âme d'Atala; trois fois le génie du désert répondit à mes cris sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'orient, et je découvris au loin, dans les sentiers de la montagne, l'ermite qui se rendait à la cabane de quelque infortuné. Tombant à genoux, et embrassant étroitement la fosse, je m'écriai : « Dors en paix dans cette terre étrangère, fille trop mal-« heureuse! Pour prix de ton amour, de ton exil et de ta mort, « tu vas être abandonnée, même de Chactas! » Alors, versant des flots de larmes, je me séparai de la fille de Lopez; alors je m'arrachai de ces lieux, laissant au pied du monument de la nature un monument plus auguste : l'humble tombeau de la vertu. »

ÉPILOGUE.

Chactas, fils d'Outalissi le Natchez, a fait cette histoire à René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfants, et moi, voyageur

aux terres lointaines, j'ai fidèlement rapporté ce que des Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur, la religion, première législatrice des hommes, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la charité et au véritable esprit de l'Évangile, les combats des passions et des vertus dans un cœur simple, enfin le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible : l'amour et la mort.

Quand un Siminole me raconta cette histoire, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, la grâce de la cabane, et une simplicité à conter la douleur, que je ne me flatte pas d'avoir conservées. Mais une chose me restait à savoir. Je demandais ce qu'était devenu le père Aubry, et personne ne me le pouvait dire. Je l'aurais toujours ignoré, si la Providence qui conduit tout, ne m'avait découvert ce que je cherchais. Voici comme la chose se passa :

J'avais parcouru les rivages du Meschacébé, qui formaient autrefois la barrière méridionale de la Nouvelle-France, et j'étais curieux de voir, au nord, l'autre merveille de cet empire, la cataracte de Niagara. J'étais arrivé tout près de cette chute, dans l'ancien pays des Agannonsioni (1), lorsqu'un matin, en traversant une plaine, j'aperçus une femme assise sous un arbre, et tenant un enfant mort sur ses genoux. Je m'approchai doucement de la jeune mère, et je l'entendis qui disait :

« Si tu étais resté parmi nous, cher enfant, comme ta main « eût bandé l'arc avec grâce ! Ton bras eût dompté l'ours en « fureur; et, sur le sommet de la montagne, tes pas auraient « défié le chevreuil à la course. Blanche hermine du rocher, si « jeune être allé dans le pays des âmes! Comment feras-tu pour « y vivre? Ton père n'y est point pour t'y nourrir de sa chasse. « Tu auras froid, et aucun esprit ne te donnera des peaux pour « te couvrir. Oh ! il faut que je me hâte de t'aller rejoindre, pour « te chanter des chansons et te présenter mon sein. »

Et la jeune mère chantait d'une voix tremblante, balançait l'enfant sur ses genoux, humectait ses lèvres du lait maternel, et prodiguait à la mort tous les soins qu'on donne à la vie.

Cette femme voulait faire sécher le corps de son fils sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle dépouilla donc le nouveau-né, et, respirant quelques instants sur sa bouche, elle dit : « Ame de mon fils, âme charmante, ton père t'a créée jadis « sur mes lèvres par un baiser; hélas ! les miens n'ont pas le « pouvoir de te donner une seconde naissance. » Ensuite, elle découvrit son sein, et embrassa ses restes glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'était réservé le souffle qui donne la vie.

Elle se leva, et chercha des yeux un arbre sur les branches duquel elle pût exposer son enfant. Elle choisit un érable à fleurs rouges, festonné de guirlandes d'apios, et qui exhalait les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs, de l'autre elle y plaça le corps; laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh ! que cette coutume indienne est touchante ! Je vous ai vus dans vos campagnes désolées, pompeux monuments des Crassus et des Césars, et je vous préfère encore ces tombeaux aériens du Sauvage, ces mausolées de fleurs et de verdure que parfume l'abeille, que balance le zéphyr, et où le rossignol bâtit son nid et fait entendre sa plaintive mélodie. Si c'est la dépouille d'une jeune fille que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort; si ce sont les restes d'un enfant chéri qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux, le charme redouble encore. Je m'approchai de celle qui gémissait au pied de l'érable; je lui imposai les mains sur la tête, en poussant les trois cris de douleur. Ensuite, sans lui parler, prenant comme elle un rameau, j'écartai les insectes qui bourdonnaient autour du corps de l'enfant. Mais je me donnai de garde d'effrayer une colombe voisine. L'Indienne lui disait : « Colombe, si tu n'es pas « l'âme de mon fils qui s'est envolée, tu es sans doute une « mère qui cherche quelque chose pour faire un nid. Prends de « ces cheveux, que je ne laverai plus dans l'eau d'esquine; « prends-en pour coucher tes petits : puisse le Grand-Esprit te « les conserver ! »

Cependant la mère pleurait de joie en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisions ceci, un jeune homme approcha : « Fille de Céluta, retire notre enfant; nous ne séjour- « nerons pas plus longtemps ici, et nous partirons au premier « soleil. » Je dis alors : « Frère, je te souhaite un ciel bleu, « beaucoup de chevreuils, un manteau de castor, et l'espé- « rance. Tu n'es donc pas de ce désert? — Non » répondit le jeune homme, « nous sommes des exilés, et nous allons chercher une patrie. » En disant cela, le guerrier baissa la tête dans son sein, et avec le bout de son arc il abattait la tête des fleurs. Je vis qu'il y avait des larmes au fond de cette histoire, et je me tus. La femme retira son fils des branches de l'arbre, et elle le donna à porter à son époux. Alors je dis : « Voulez- « vous me permettre d'allumer votre feu cette nuit? — Nous « n'avons point de cabane, reprit le guerrier; si vous voulez « nous suivre, nous campons au bord de la chute. — Je le veux « bien, » répondis-je, et nous partîmes ensemble.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs; celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplais ce spectacle, l'Indienne et son époux me quittèrent. Je les cherchai en remontant le fleuve au-dessus de la chute, et bientôt je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil. Ils étaient couchés sur l'herbe, avec des vieillards, auprès de quelques ossements humains enveloppés dans des peaux de bêtes. Étonné de tout ce que je voyais depuis quelques heures, je m'assis auprès de la jeune mère, et lui dis : « Qu'est-ce que tout ceci, ma « sœur? » Elle me répondit : « Mon frère, c'est la terre de la « patrie, ce sont les cendres de nos aïeux, qui nous suivent « dans notre exil. — Et comment, m'écriai-je, avez-vous été « réduits à un tel malheur? » La fille de Céluta repartit : « Nous « sommes les restes des Natchez. Après le massacre que les « Français firent de notre nation pour venger leurs frères, ceux « de nos frères qui échappèrent aux vainqueurs trouvèrent un « asile chez les Chikassas nos voisins. Nous y sommes demeurés

(1) Les Iroquois.

« assez longtemps tranquilles; mais il y a sept lunes que les « blancs de la Virginie se sont emparés de nos terres, en disant « qu'elles leur ont été données par un roi d'Europe. Nous « avons levé les yeux au ciel, et, chargés des restes de nos « aïeux, nous avons pris notre route à travers le désert. Je suis « accouchée pendant la marche; et comme mon lait était mau- « vais, à cause de la douleur, il a fait mourir mon enfant. » En disant cela, la jeune mère essuya ses yeux avec sa chevelure; je pleurais aussi.

Or, je dis bientôt : « Ma sœur, adorons le Grand-Esprit, tout arrive par son ordre. Nous sommes tous voyageurs; nos pères l'ont « été comme nous; mais il y a un lieu où nous nous reposerons. « Si je ne craignais d'avoir la langue aussi légère que celle d'un « blanc, je vous demanderais si vous avez entendu parler de « Chactas le Natchez? » A ces mots, l'Indienne me regarda, et me dit : « Qui est-ce qui vous a parlé de Chactas le Natchez? » Je répondis : « C'est la Sagesse. » L'Indienne reprit : « Je vous « dirai ce que je sais, parce que vous avez éloigné les mouches « du corps de mon fils, et que vous venez de dire de belles pa- « roles sur le Grand-Esprit. Je suis la fille de la fille de René « l'Européen, que Chactas avait adopté. Chactas, qui avait reçu « le baptême, et René mon aïeul si malheureux, ont péri dans « le massacre. — L'homme va toujours de douleur en douleur, « répondis-je en m'inclinant. Vous pourriez donc aussi m'ap- « prendre des nouvelles du père Aubry? — Il n'a pas été plus « heureux que Chactas, dit l'Indienne. Les Chéroquois, ennemis « des Français, pénétrèrent à sa Mission; ils y furent conduits « par le son de la cloche qu'on sonnait pour secourir les voya- « geurs. Le père Aubry se pouvait sauver; mais il ne voulut pas « abandonner ses enfants, et il demeura pour les encourager à « mourir par son exemple. Il fut brûlé avec de grandes tortures; « jamais on ne put tirer de lui un cri qui tournât à la honte « de son Dieu, ou au déshonneur de sa patrie. Il ne cessa, du- « rant le supplice, de prier pour ses bourreaux, et de compatir « au sort des victimes. Pour lui arracher une marque de faiblesse, « les Chéroquois amenèrent à ses pieds un Sauvage chrétien, « qu'ils avaient horriblement mutilé. Mais ils furent bien sur- « pris quand ils virent le jeune homme se jeter à genoux, et « baiser les plaies du vieil ermite, qui lui criait : Mon enfant, « nous avons été mis en spectacle aux anges et aux hommes. « Les Indiens, furieux, lui plongèrent un fer rouge dans la « gorge pour l'empêcher de parler. Alors, ne pouvant plus con- « soler les hommes, il expira.

« On dit que les Chéroquois, tout accoutumés qu'ils étaient à « voir des Sauvages souffrir avec constance, ne purent s'empê- « cher d'avouer qu'il y avait dans l'humble courage du père « Aubry quelque chose qui leur était inconnu, et qui surpassait « tous les courages de la terre. Plusieurs d'entre eux, frappés « de cette mort, se sont faits chrétiens.

« Quelques années après, Chactas, à son retour de la terre des « blancs, ayant appris les malheurs du chef de la prière, partit « pour aller recueillir ses cendres et celles d'Atala. Il arriva à « l'endroit où était située la Mission, mais il put à peine le re- « connaître. Le lac s'était débordé, et la savane était changée en « un marais; le pont naturel, en s'écroulant, avait enseveli « sous ses débris le tombeau d'Atala et les bocages de la mort. « Chactas erra longtemps dans ce lieu; il visita la grotte du so- « litaire, qu'il trouva remplie de ronces et de framboisiers, et « dans laquelle une biche allaitait son faon. Il s'assit sur le ro- « cher de la Veillée de la mort, où il ne vit que quelques plumes « tombées de l'aile de l'oiseau de passage. Tandis qu'il y pleu- « rait, le serpent familier du missionnaire sortit des broussailles « voisines, et vint s'entortiller à ses pieds. Chactas réchauffa « dans son sein ce fidèle ami, resté seul au milieu de ces ruines. « Le fils d'Outalissi a raconté que plusieurs fois, aux approches « de la nuit, il avait cru voir les ombres d'Atala et du père « Aubry s'élever dans la vapeur du crépuscule. Ces visions le « remplirent d'une religieuse frayeur et d'une joie triste.

« Après avoir cherché vainement le tombeau de sa sœur et « celui de l'ermite, il était près d'abandonner ces lieux, lorsque « la biche de la grotte se mit à bondir devant lui. Elle s'arrêta « au pied de la croix de la Mission. Cette croix était alors à « moitié entourée d'eau; son bois était rongé de mousse, et le « pélican du désert aimait à se percher sur ses bras vermoulus. « Chactas jugea que la biche reconnaissante l'avait conduit au « tombeau de son hôte. Il creusa sous la roche qui jadis servait « d'autel, et il y trouva les restes d'un homme et d'une femme. « Il ne douta point que ce ne fussent ceux du prêtre et de la « vierge, que les anges avaient peut-être ensevelis dans ce lieu; « il les enveloppa dans des peaux d'ours, et reprit le chemin de « son pays, emportant ces précieux restes, qui résonnaient sur « ses épaules comme le carquois de la mort. La nuit, il les met- « tait sous sa tête, et il avait des songes d'amour et de vertu. O « étranger! tu peux contempler ici cette poussière avec celle de « Chactas lui-même. »

Comme l'Indienne achevait de prononcer ces mots, je me levai; je m'approchai des cendres sacrées, et me prosternai devant elles en silence. Puis m'éloignant à grands pas, je m'écriai : « Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux, sensible! « Homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux; tu « n'existes que par le malheur; tu n'es quelque chose que par « la tristesse de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta « pensée! »

Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit. Le lendemain, au point du jour, mes hôtes me quittèrent. Les jeunes guerriers ouvraient la marche, et les épouses la fermaient; les premiers étaient chargés des saintes reliques; les secondes portaient leurs nouveau-nés : les vieillards cheminaient lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh! que de larmes sont répandues lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, lorsque du haut de la colline de l'exil on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri, et le fleuve de la cabane qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie!

Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde avec les cendres de vos aïeux; vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère! je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui, car j'erre ainsi que vous à la merci des hommes; et, moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.

FIN D'ATALA.

AVIS

SUR LA TROISIÈME ÉDITION D'ATALA.

J'ai profité de toutes les critiques pour rendre ce petit ouvrage plus digne des succès qu'il a obtenus. J'ai eu le bonheur de voir que la vraie philosophie et la vraie religion sont une même chose; car des personnes fort distinguées, qui ne pensent pas comme moi sur le christianisme, ont été les premières à faire la fortune d'*Atala*. Ce seul fait répond à ceux qui voudraient faire croire que la *vogue* de cette anecdote indienne est une affaire de parti. Cependant j'ai été amèrement, pour ne pas dire grossière-

ment censuré; on a été jusqu'à tourner en ridicule cette apostrophe aux Indiens (1) :

« Indiens infortunés, que j'ai vus errer dans les déserts du « Nouveau-Monde avec les cendres de vos aïeux; vous qui m'a« viez donné l'hospitalité, malgré votre misère! je ne pourrais « vous l'offrir aujourd'hui, car j'erre ainsi que vous à la merci « des hommes; et, moins heureux dans mon exil, je n'ai point « emporté les os de mes pères. »

Les cendres de ma famille confondues avec celles de M. de Malesherbes, six ans d'exil et d'infortunes, n'ont donc paru qu'un sujet de plaisanterie! Puisse le critique n'avoir jamais à regretter les tombeaux de ses pères!

Au reste, il est facile de concilier les divers jugements qu'on a portés d'*Atala* ; ceux qui m'ont blâmé n'ont songé qu'à mes talents; ceux qui m'ont loué n'ont pensé qu'à mes malheurs.

AVIS

SUR LA CINQUIÈME ÉDITION D'ATALA.

Depuis quelque temps il a paru de nouvelles critiques d'*Atala*. Je n'ai pu en profiter dans cette cinquième édition. Les conseils qu'on m'a fait l'honneur de m'adresser auraient exigé trop de changements, et le public semble maintenant accoutumé à ce petit ouvrage avec tous ses défauts. Cette nouvelle édition est donc parfaitement semblable à la quatrième; j'ai seulement rétabli dans quelques endroits le texte des trois premières.

PRÉFACE D'ATALA ET DE RENÉ.

(ÉDITION IN-12 DE 1805.)

L'indulgence avec laquelle on a bien voulu accueillir mes ouvrages m'a imposé la loi d'obéir au goût du public et de céder aux conseils de la critique.

Quant au premier, j'ai mis tous mes soins à le satisfaire. Des personnes chargées de l'instruction de la jeunesse ont désiré avoir une édition du *Génie du Christianisme*, qui fût dépouillée de cette partie de l'Apologie, uniquement destinée aux gens du monde : malgré la répugnance naturelle que j'avais à mutiler mon ouvrage, et ne considérant que l'utilité publique, j'ai publié l'abrégé que l'on attendait de moi.

Une autre classe de lecteurs demandait une édition séparée des deux épisodes de l'ouvrage : je donne aujourd'hui cette édition.

Je dirai maintenant ce que j'ai fait relativement à la critique.

Je me suis arrêté pour le *Génie du Christianisme*, à des idées différentes de celles que j'ai adoptées pour ses épisodes.

Il m'a semblé d'abord que par égard pour les personnes qui ont acheté les premières éditions, je ne devais faire, du moins à présent, aucun changement notable à un livre qui se vend aussi cher que le *Génie du Christianisme*. L'amour-propre et l'intérêt ne m'ont pas paru des raisons assez bonnes, même dans ce siècle, pour manquer à la délicatesse.

En second lieu, il ne s'est pas écoulé assez de temps depuis la publication du *Génie du Christianisme*, pour que je sois parfaitement éclairé sur les défauts d'un ouvrage de cette étendue. Où trouverais-je la vérité parmi une foule d'opinions contradictoires? L'un vante mon sujet aux dépens de mon style; l'autre approuve mon style et désapprouve mon sujet. Si l'on m'assure, d'une part, que le *Génie du Christianisme* est un monument à jamais mémorable pour la main qui l'éleva et pour le commencement du dix-neuvième siècle (1): de l'autre, on a pris soin de m'avertir, un mois ou deux après la publication de l'ouvrage, que les critiques venaient trop tard, puisque cet ouvrage était déjà oublié (2).

Je sais qu'un amour-propre plus affermi que le mien trouverait peut-être quelque motif d'espérance pour se rassurer contre cette dernière assertion. Les éditions du *Génie du Christianisme* se multiplient, malgré les circonstances qui ont ôté à la cause que j'ai défendue le puissant intérêt du malheur. L'ouvrage, si je ne m'abuse, paraît même augmenter d'estime dans l'opinion publique à mesure qu'il vieillit, et il semble que l'on commence à y voir autre chose qu'un ouvrage de *pure imagination*. Mais à Dieu ne plaise que je prétende persuader de mon faible mérite ceux qui ont sans doute de bonnes raisons pour ne pas y croire! Hors la religion et l'honneur, j'estime trop peu de choses dans le monde pour ne pas souscrire aux arrêts de la critique la plus rigoureuse. Je suis si peu aveuglé par quelques succès, et si loin de regarder quelques éloges comme un jugement définitif en ma faveur, que je n'ai pas cru devoir mettre la dernière main à mon ouvrage. J'attendrai encore, afin de laisser le temps aux préjugés de se calmer, à l'esprit de parti de s'éteindre; alors l'opinion qui se sera formée sur mon livre sera sans doute la véritable opinion; je saurai ce qu'il faudra changer au *Génie du Christianisme*, pour le rendre tel que je désire le laisser après moi, s'il me survit (3).

Mais si j'ai résisté à la censure dirigée contre l'ouvrage entier par les raisons que je viens de déduire, j'ai suivi pour *Atala*, prise séparément, un système absolument opposé. Je n'ai pu être arrêté dans les corrections ni par la considération du prix du livre, ni par celle de la longueur de l'ouvrage. Quelques années ont été plus que suffisantes pour me faire connaître les endroits faibles ou vicieux de cet épisode. Docile sur ce point à la critique, jusqu'à me faire reprocher mon trop de facilité, j'ai prouvé à ceux qui m'attaquaient que je ne suis jamais volontairement dans l'erreur, et que, dans tous les temps et sur tous les sujets, je suis prêt à céder à des lumières supérieures aux miennes. *Atala* a été réimprimée onze fois; cinq fois séparément, et six fois dans le *Génie du Christianisme*; si l'on confrontait ces onze éditions, à peine en trouverait-on deux tout à fait semblables.

La douzième, que je publie aujourd'hui, a été revue avec le plus grand soin. J'ai consulté des *amis prompts à me censurer* ; j'ai pesé chaque phrase, examiné chaque mot. Le style, dégagé des épithètes qui l'embarrassaient, marche peut-être avec plus de naturel et de simplicité. J'ai mis plus d'ordre et de suite dans quelques idées; j'ai fait disparaître jusqu'aux moindres incorrections de langage. M. de la Harpe me disait au sujet d'*Atala* :« Si « vous voulez vous renfermer avec moi seulement quelques « heures, ce temps nous suffira pour effacer les taches qui font « crier si haut vos censeurs. » J'ai passé quatre ans à revoir cet épisode, mais aussi il est tel qu'il doit rester. C'est la seule *Atala* que je reconnaîtrai à l'avenir.

Cependant il y a des points sur lesquels je n'ai pas cédé entièrement à la critique. On a prétendu que quelques sentiments exprimés par le père Aubry renfermaient une doctrine désolante. On a, par exemple, été révolté de ce passage : (nous avons aujourd'hui tant de sensibilité !)

« Que dis-je! ô vanité des vanités! Que parlé-je de la puis« sance des amitiés de la terre! Voulez-vous, ma chère fille, en

(1) *Décade philosophique*, n° 22, dans une note.

(1) M. de Fontanes. — (2) M. Ginguené. (*Décad. philosoph.*) — (3) C'est ce qui a été fait dans les Œuvres complètes de l'auteur; Paris, 1828.

« connaître l'étendue? Si un homme revenait à la lumière quel-
« ques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie
« par ceux-là mêmes qui ont donné le plus de larmes à sa mé-
« moire, tant on forme vite d'autres liaisons, tant on prend faci-
« lement d'autres habitudes, tant l'inconstance est naturelle à
« l'homme, tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur
« de nos amis! »

Il ne s'agit pas de savoir si ce sentiment est pénible à avouer, mais s'il est vrai et fondé sur la commune expérience. Il serait difficile de ne pas en convenir. Ce n'est pas surtout chez les Français que l'on peut avoir la prétention de ne rien oublier. Sans parler des morts dont on ne se souvient guère, que de vivants sont revenus dans leurs familles et n'y ont trouvé que l'oubli, l'humeur et le dégoût! D'ailleurs, quel est ici le but du père Aubry? N'est-ce pas d'ôter à Atala tout regret d'une existence qu'elle vient de s'arracher volontairement, et à laquelle elle voudrait en vain revenir? Dans cette intention, le missionnaire, en exagérant même à cette infortunée les maux de la vie, ne ferait encore qu'un acte d'humanité. Mais il n'est pas nécessaire de recourir à cette explication. Le père Aubry exprime une chose malheureusement trop vraie. S'il ne faut pas calomnier la nature humaine, il est aussi très-inutile de la voir meilleure qu'elle ne l'est en effet. Le même critique, M. l'abbé Morellet, s'est encore élevé contre cette autre pensée, comme fausse et paradoxale :

« Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont point éternelles;
« il faut tôt ou tard qu'elles finissent, parce que le cœur de
« l'homme est fini. C'est une de nos grandes misères : nous ne
« sommes pas même capables d'être longtemps malheureux! »

Le critique prétend que cette sorte d'incapacité de l'homme pour la douleur est au contraire un des grands biens de la vie. Je ne lui répondrai pas que, si cette réflexion est vraie, elle détruit l'observation qu'il a faite sur le premier passage du discours du père Aubry. En effet, ce serait soutenir, d'un côté, que l'on n'oublie jamais ses amis, et de l'autre, qu'on est très-heureux de n'y plus penser. Je remarquerai seulement que l'habile grammairien me semble ici confondre les mots. Je n'ai pas dit : « C'est « une de nos grandes *infortunes*, » ce qui serait faux, sans doute; mais : « C'est une de nos grandes *misères*, » ce qui est très-vrai. Eh! qui ne sent que cette impuissance où est le cœur de l'homme de nourrir longtemps un sentiment, même celui de la douleur, est la preuve la plus complète de sa stérilité, de son indigence, de sa *misère?* M. l'abbé Morellet paraît faire, avec beaucoup de raison, un cas infini du bon sens, du jugement, du naturel; mais suit-il toujours dans la pratique la théorie qu'il professe? Il serait assez singulier que ses idées riantes sur l'homme et sur la vie me donnassent le droit de le soupçonner, à mon tour, de porter dans ces sentiments l'exaltation et les illusions de la jeunesse.

La nouvelle nature et les mœurs nouvelles que j'ai peintes m'ont attiré encore un autre reproche peu réfléchi. On m'a cru l'inventeur de quelques détails extraordinaires, lorsque je rappelais seulement des choses connues de tous les voyageurs. Des notes ajoutées à cette édition d'*Atala* m'auraient aisément justifié; mais s'il en avait fallu mettre dans tous les endroits où chaque lecteur pouvait en avoir besoin, elles auraient bientôt surpassé la longueur de l'ouvrage. J'ai donc renoncé à faire des notes. Je me contenterai de transcrire ici un passage de la *Défense du Génie du Christianisme.* Il s'agit des ours enivrés de raisins, que les doctes censeurs avaient pris pour une gaieté de mon imagination. Après avoir cité des autorités respectables et le témoignage de Carver, Bartram, Imley, Charlevoix, j'ajoute : « Quand on « trouve dans un « auteur une circonstance qui « ne fait pas beauté en elle-même, et qui ne « sert qu'à donner de la ressemblance au tableau, si cet auteur a d'ailleurs « montré quelque sens commun, il serait assez naturel de supposer « qu'il n'a pas inventé cette circonstance, et qu'il n'a fait que « rapporter une chose réelle, bien qu'elle ne soit pas très-connue. « Rien n'empêche qu'on ne trouve *Atala* une méchante production; mais j'ose dire que la nature américaine y est peinte « avec la plus scrupuleuse exactitude. C'est une justice que lui « rendent tous les voyageurs qui ont visité la Louisiane et les « Florides. Les deux traductions anglaises d'*Atala* sont parvenues en Amérique, les papiers publics ont annoncé, en outre, « une troisième traduction publiée à Philadelphie avec succès. « Si les tableaux de cette histoire eussent manqué de vérité, auraient-ils réussi chez un peuple qui pouvait dire à chaque pas: « Ce ne sont pas là nos fleuves, nos montagnes, nos forêts? Atala « est retournée au désert, et il semble que sa patrie l'ait reconnue pour véritable enfant de la solitude (1). »


Chactas retrouvant le tombeau d'Atala.

René, qui accompagne *Atala* dans la présente édition, n'avait point encore été imprimé à part. Je ne sais s'il continuera d'obtenir la préférence que plusieurs personnes lui donnent sur *Atala*.

(1) *Défense du Génie du Christianisme.*

Il fait suite naturelle à cet épisode, dont il diffère néanmoins par le style et par le ton. Ce sont à la vérité les mêmes lieux et les mêmes personnages; mais ce sont d'autres mœurs et un autre ordre de sentiments et d'idées. Pour toute préface, je citerai encore les passages du *Génie du Christianisme* et de la *Défense* qui se rapportent à *René*.

EXTRAIT

du

Génie du Christianisme

IIe Part, L. III, Ch. IX,

intitulé :

du Vague des Passions.

« Il reste à parler d'un état de « l'âme qui, ce « nous semble, n'a « pas encore été « bien observé : « c'est celui qui « précède le développement des « grandes passions, lorsque « toutes les facultés, jeunes, actives, entières, « mais renfermées, ne se sont « exercées que sur « elles-mêmes, « sans but et sans « objet. Plus les « peuples avancent en civilisation, plus cet « état du vague des « passions augmente : car il « arrive alors une « chose fort triste : « le grand nombre d'exemples « qu'on a sous les « yeux, la multitude de livres « qui traitent de « l'homme et de « ses sentiments, « rendent habile « sans expérience. On est détrompé sans avoir joui; il reste « encore des désirs, et l'on n'a « plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse; l'existence, pauvre, sèche et désenchantée. On habite, avec un cœur plein, un monde vide, et sans avoir usé « de rien, on est désabusé de tout.

« L'amertume que cet état de l'âme répand sur la vie est incroyable; le cœur se retourne et se replie en cent manières, « pour employer des forces qu'il sent lui être inutiles. Les anciens ont peu connu cette inquiétude secrète, cette aigreur des « passions étouffées qui fermentent toutes ensemble : une grande « existence politique, les jeux du gymnase et du champ de « Mars, les affaires du forum et de la place publique, remplissaient tous leurs moments, et ne laissaient aucune place aux « ennuis du cœur.

« D'une autre part, ils n'étaient pas enclins aux exagérations, « aux espérances, aux craintes sans objet, à la mobilité des idées « et des sentiments, à la perpétuelle inconstance, qui n'est « qu'un dégoût « constant, dispositions que nous « acquérons dans « la société intimes des femme. Les femmes, chez les « peuples modernes, indépendamment de la « passion qu'elles inspirent, « influent encore sur tous les « autres sentiments. Elles ont « dans leur existence un certain « abandon qu'elles font passer « dans la nôtre; « elles rendent « notre caractère « d'homme moins « décidé; et nos « passions, amollies par le mélange des leurs, « prennent à la fois quelque chose d'incertain et « de tendre...

« Il suffirait de « joindre quelques infortunes « à cet état indéterminé des passions, pour qu'il « pût servir de « fond à un drame « admirable. Il est « étonnant que les « écrivains modernes n'aient « pas encore songé à peindre « cette singulière « position de l'âme. Puisque nous manquons d'exemples, nous serait-il permis « de donner aux lecteurs un épisode extrait, comme Atala, de « nos anciens Natchez? C'est la vie de ce jeune René, à qui Chactas a raconté son histoire, etc., etc. »



Les funérailles.

EXTRAIT

DE LA DÉFENSE DU GÉNIE DU CHRISTIANISME.

« On a déjà fait remarquer la tendre sollicitude des cri-

« tiques (1) pour la pureté de la religion; on devait donc s'attendre qu'ils se formaliseraient des deux épisodes que l'auteur a introduits dans son livre. Cette objection particulière rentre dans la grande objection qu'ils ont opposée à tout l'ouvrage, et elle se détruit par la réponse générale qu'on a y faite plus haut. Encore une fois l'auteur a dû combattre des poëmes et des romans impies, avec des poëmes et des romans pieux; il s'est couvert des mêmes armes dont il voyait l'ennemi revêtu : c'était une conséquence naturelle et nécessaire du genre d'apologie qu'il avait choisi. Il a cherché à donner l'exemple avec le précepte. Dans la partie théorique de son ouvrage, il avait dit que la religion embellit notre existence, corrige les passions sans les éteindre, jette un intérêt singulier sur tous les sujets où elle est employée; il avait dit que sa doctrine et son culte se mêlent merveilleusement aux émotions du cœur et aux scènes de la nature; qu'elle est enfin la seule ressource dans les grands malheurs de la vie : il ne suffisait pas d'avancer tout cela, il fallait encore le prouver. C'est ce que l'auteur a essayé de faire dans les deux épisodes de son livre. Ces épisodes étaient en outre une amorce préparée à l'espèce de lecteurs pour qui l'ouvrage est spécialement écrit. L'auteur avait-il donc si mal connu le cœur humain, lorsqu'il a tendu ce piége innocent aux incrédules? Et n'est-il pas probable que tel lecteur n'eût jamais ouvert le *Génie du Christianisme*, s'il n'y avait cherché René et Atala?

> Sai che là corre il mondo dove più versi
> Delle sue dolcezze il lusinger parnasso,
> E che 'l verso, condito in molli versi,
> I più schivi allettando, ha persuaso.

« Tout ce qu'un critique impartial qui veut entrer dans l'esprit de l'ouvrage était en droit d'exiger de l'auteur, c'est que les épisodes de cet ouvrage eussent une tendance visible à faire aimer la religion et à en démontrer l'utilité. Or, la nécessité des cloîtres pour certains malheurs de la vie, et pour ceux-là mêmes qui sont les plus grands, la puissance d'une religion qui peut seule fermer des plaies que tous les baumes de la terre ne sauraient guérir, ne sont-elles pas invinciblement prouvées dans l'histoire de René? L'auteur y combat en outre le travers particulier des jeunes gens du siècle, le travers qui mène directement au suicide. C'est Jean-Jacques Rousseau qui introduisit le premier parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables. En s'isolant des hommes, en s'abandonnant à ses songes, il a fait croire à une foule de jeunes gens qu'il est beau de se jeter ainsi dans le vague de la vie. Le roman de Werther a développé depuis ce germe de poison. L'auteur du *Génie du Christianisme*, obligé de faire entrer dans le cadre de son Apologie quelques tableaux pour l'imagination, a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau, et peindre les funestes conséquences de l'amour outré de la solitude. Les couvents offraient autrefois des retraites à ces âmes contemplatives que la nature appelle impérieusement aux méditations. Elles y trouvaient auprès de Dieu de quoi remplir le vide qu'elles sentent en elles-mêmes, et souvent l'occasion d'exercer de rares et sublimes vertus. Mais, depuis la destruction des monastères et les progrès de l'incrédulité, on doit s'attendre à voir se multiplier au milieu de la société (comme il est arrivé en Angleterre), des espèces de solitaires tout à la fois passionnés et philosophes, qui, ne pouvant ni renoncer aux vices du siècle, ni aimer ce siècle, prendront la haine des hommes pour l'élévation du génie, renonceront à tout devoir divin et humain, se nourriront à l'écart des plus vaines chimères, et se plongeront de plus en plus dans une misanthropie orgueilleuse qui les conduira à la folie ou à la mort.

(1) Il s'agit ici des PHILOSOPHES uniquement.

« Afin d'inspirer plus d'éloignement pour ces rêveries criminelles, l'auteur a pensé qu'il devait prendre la punition de René dans le cercle de ces malheurs épouvantables qui appartiennent moins à l'individu qu'à la famille de l'homme, et que les anciens attribuaient à la fatalité. L'auteur eût choisi le sujet de Phèdre s'il n'eût été traité par Racine. Il ne restait que celui d'Érope et de Thyeste (1) chez les Grecs, ou d'Amnon et de Thamar chez les Hébreux (2); et, bien qu'il ait été aussi transporté sur notre scène (3), il est toutefois moins connu que celui de Phèdre. Peut-être aussi s'applique-t-il mieux aux caractères que l'auteur a voulu peindre. En effet, les folles rêveries de René commencent le mal, et ses extravagances l'achèvent : par les premières, il égare l'imagination d'une faible femme : par les dernières, en voulant attenter à ses jours, il oblige cette infortunée à se réunir à lui; ainsi le malheur naît du sujet et la punition sort de la faute.

« Il ne restait qu'à sanctifier, par le Christianisme, cette catastrophe empruntée à la fois de l'antiquité païenne et de l'antiquité sacrée. L'auteur, même alors, n'eut pas tout à faire; car il trouva cette histoire presque naturalisée chrétienne dans une vieille ballade de pèlerin que les paysans chantent encore dans plusieurs provinces (4). Ce n'est pas par les maximes répandues dans un ouvrage, mais par l'impression que cet ouvrage laisse au fond de l'âme, que l'on doit juger de sa moralité. Or, la sorte d'épouvante et de mystère qui règne dans l'épisode de René serre et contriste le cœur sans y exciter d'émotion criminelle. Il ne faut pas perdre de vue qu'Amélie meurt heureuse et guérie, et que René finit misérablement. Ainsi le vrai coupable est puni, tandis que sa trop faible victime, remettant son âme blessée entre les mains de *celui qui retourne le malade sur sa couche*, sent renaître une joie ineffable du fond même des tristesses de son cœur. Au reste, le discours du père Souël ne laisse aucun doute sur le but et les moralités religieuses de l'histoire de René. »

On voit, par le chapitre cité du *Génie du Christianisme*, quelle espèce de passion nouvelle j'ai essayé de peindre; et par l'extrait de la *Défense*, quel vice non encore attaqué j'ai voulu combattre. J'ajouterai que, quant au style, *René* a été revu avec autant de soin qu'*Atala*, et qu'il a reçu le degré de perfection que je suis capable de lui donner.

(1) *Sen. in Atr. et Th.* Voyez aussi *Canace et Macareus*, et *Caune et Bybis* dans les *Métamorphoses* et dans les *Héroïdes* d'Ovide. J'ai rejeté comme trop abominable le sujet de Myrra, qu'on retrouve encore dans celui de Loth et de ses filles. — (2) *Reg.* 13, 14. — (3) Dans l'*Abufar* de M. Ducis. — (4) C'est le Chevalier des Landes : « Malheureux chevalier, etc. »

VOYAGE A CLERMONT

(AUVERGNE.)

2, 3, 4, 5 et 6 août 1805.

Me voici au berceau de Pascal et au tombeau de Massillon. Que de souvenirs! les anciens rois d'Auvergne et l'invasion des Romains, César et ses légions, Vercingetorix, les derniers efforts de la liberté des Gaules contre un tyran étranger, puis les Visigoths, puis les Francs, puis les évêques, puis les comtes et les Dauphins d'Auvergne, etc.

Gergovia, oppidum Gergovia, n'est pas Clermont : sur cette colline de Gergoye que j'aperçois au sud-est, était la véritable Gergovie. Voilà Mont-Rognon, *Mons Rugosus*, dont César s'empara pour couper les vivres aux Gaulois renfermés dans Gergovie. Je ne sais quel Dauphin bâtit sur le *Monts Rugosus* un château dont les ruines subsistent.

Clermont était *Nemossus*, à supposer qu'il n'y ait pas de fausse lecture dans Strabon; il était encore *Nemetum*, *Augusto-Nemetum*, *Arverni urbs*, *civitas Arverna*, *oppidum Arvernum*, témoin Pline, Ptolémée, la carte de Peutinger, etc.

Mais d'où lui vient ce nom de *Clermont*, et quand a-t-il pris ce nom? Dans le neuvième siècle, disent Loup de Ferrières et Guillaume de Tyr : il y a quelque chose qui tranche mieux la question. L'Anonyme, auteur des Gestes de Pipin, ou, comme nous prononçons, Pepin, dit : *Maximam partem Aquitaniæ vastans, usque urbem Arvernam, cum omni exercitu veniens (Pipinus)* CLARE MONTEM *castrum captum, atque succensum bellando cepit.*

Le passage est curieux en ce qu'il distingue la ville, *urbem Arvernam*, du château *Clare Montem castrum*. Ainsi la ville romaine était au bas du monticule, et elle était défendue par un château bâti sur le monticule : ce château s'appelait *Clermont*. Les habitants de la ville basse ou de la ville romaine, *Arverni urbs*, fatigués d'être sans cesse ravagés dans une ville ouverte, se retirèrent peu à peu autour et sous la protection du château. Une nouvelle ville du nom de Clermont s'éleva dans l'endroit où elle est aujourd'hui, vers le milieu du huitième siècle, un siècle avant l'époque fixée par Guillaume de Tyr.

Faut-il croire que les anciens Arvernes, les Auvergnats d'aujourd'hui, avaient fait des incursions en Italie, avant l'arrivée du pieux Énée, ou faut-il croire, d'après Lucain, que les Arvernes descendaient tout droit des Troyens? Alors, ils ne se seraient guère mis en peine des imprécations de Didon, puisqu'ils s'étaient faits les alliés d'Annibal et les protégés de Carthage. Selon les druides, si toutefois nous savons ce que disaient les druides, Pluton aurait été le père des Arvernes : cette fable ne pourrait-elle tirer son origine de la tradition des anciens volcans d'Auvergne?

Faut-il croire, avec Athénée et Strabon, que Luerius, roi des Arvernes, donnait de grands repas à tous ses sujets, et qu'il se promenait sur un char élevé en jetant des sacs d'or et d'argent à la foule? Cependant les rois gaulois (*Cæsar. Comm.*) vivaient dans des espèces de huttes faites de bois et de terre, comme nos montagnards d'Auvergne.

Faut-il croire que les Arvernes avaient enrégimenté des chiens, lesquels manœuvraient comme des troupes régulières, et que Bituitus avait un assez grand nombre de ces chiens pour manger toute une armée romaine?

Faut-il croire que ce roi Bituitus attaqua avec deux cent mille combattants le consul Fabius qui n'avait que trente mille hommes? Nonobstant ce, les trente mille Romains tuèrent ou noyèrent dans le Rhône cent cinquante mille Auvergnats, ni plus ni moins. Comptons :

Cinquante mille noyés, c'est beaucoup.

Cent mille tués.

Or, comme il n'y avait que trente mille Romains, chaque légionnaire a dû tuer trois Auvergnats, ce qui fait quatre-vingt-dix mille Auvergnats.

Restent dix mille tués à partager entre les plus forts tueurs, ou les machines de l'armée de Fabius.

Bien entendu que les Auvergnats ne se sont pas défendus du tout, que leurs chiens enrégimentés n'ont pas fait meilleure contenance; qu'un seul coup d'épée, de pilum, de flèche ou de fronde, dûment ajusté dans une partie mortelle, a suffi pour tuer son homme; que les Auvergnats n'ont ni fui, ni pu fuir; que les Romains n'ont pas perdu un seul soldat, et qu'enfin quelques heures ont suffi *matériellement* pour tuer avec le glaive cent mille hommes; le géant Robastre était un Myrmidon auprès de cela. A l'époque de la victoire de Fabius, chaque légion ne traînait pas encore après elle dix machines de guerre de la première grandeur, et cinquante plus petites.

Faut-il croire que le royaume d'Auvergne, changé en répu-

blique, arma, sous Vercingetorix, quatre cent mille soldats contre César?

Faut-il croire que *Nemetum* était une ville immense qui n'avait rien moins que trente portes?

En fait d'histoire, je suis un peu de l'humeur de mon compatriote le père Hardouin, qui avait du bon : il prétendait que l'histoire ancienne avait été refaite par les moines du treizième siècle, d'après les *Odes* d'Horace, les *Géorgiques* de Virgile, les ouvrages de Pline et de Cicéron. Il se moquait de ceux qui prétendaient que le soleil était loin de la terre : voilà un homme raisonnable.

La ville des Arvernes, devenue romaine sous le nom d'*Augusto-Nemetum*, eut un capitole, un amphithéâtre, un temple de Wasso-Galates, un colosse qui égalait presque celui de Rhodes : Pline nous parle de ses carrières et de ses sculpteurs. Elle eut aussi une école célèbre, d'où sortit le rhéteur Fronton, maître de Marc-Aurèle. *Augusto-Nemetum*, régie par le droit latin, avait un sénat; ses citoyens, citoyens romains, pouvaient être revêtus des grandes charges de l'État : c'était encore le souvenir de Rome républicaine qui donnait la puissance aux esclaves de l'empire.

Les collines qui entourent Clermont étaient couvertes de bois et marquées par des temples : à Champturgues un temple de Bacchus, à Montjuset un temple de Jupiter, desservi par des femmes-fées (*fatuæ, fatidicæ*), au Puy de Montaudon un temple de Mercure ou de Teutatès (Montaudon, *Mons Teutates*), etc.

Nemetum tomba avec toute l'Auvergne sous la domination des Visigoths, par la cession de l'empereur Népos; mais Alaric ayant été vaincu à la bataille de Vouillé, l'Auvergne passa aux Francs. Vinrent ensuite les temps féodaux, et le gouvernement souvent indépendant des évêques, des comtes et des Dauphins.

Le premier apôtre de l'Auvergne fut saint Austremoine : la *Gallia christiana* compte quatre-vingt-seize évêques depuis ce premier évêque jusqu'à Massillon. Trente et un ou trente-deux de ces évêques ont été reconnus pour saints; un d'entre eux a été pape sous le nom d'Innocent VI. Le gouvernement de ces évêques n'a rien eu de remarquable : je parlerai de Caulin.

Chilping disait à Thierry, qui voulait détruire Clermont : « Les murs de cette cité sont très-forts, et remparés de boulevards inexpugnables; et, afin que Votre Majesté m'entende « mieux, je parle des saints et de leurs églises qui environnent « les murailles de cette ville. »

Ce fut au concile de Clermont que le pape Urbain II prêcha la première croisade. Tout l'auditoire s'écria : « *Diex el volt!* » et Aymar, évêque du Puy, partit avec les croisés. Le Tasse le fait tuer par Clorinde.

. . . . Fu del sangue sacro
Su l'arme femminili, ampio lavacro.

Les comtes qui régnèrent en Auvergne, ou qui en furent les premiers seigneurs féodaux, produisirent des hommes assez singuliers. Vers le milieu du dixième siècle, Guillaume, septième comte d'Auvergne, qui, du côté maternel, descendait des Dauphins viennois, prit le titre de *Dauphin* et le donna à ses terres.

Le fils de Guillaume s'appela *Robert*, nom des aventures et des romans. Ce second Dauphin d'Auvergne favorisa les amours d'un pauvre chevalier. Robert avait une sœur, femme de Bertrand Ier, sire de Mercœur; Pérols, troubadour, aimait cette grande dame; il en fit l'aveu à Robert, qui ne s'en fâcha pas du tout : c'est l'histoire du Tasse retournée. Robert lui-même était poëte, et échangeait des *sirventes* avec Richard Cœur de Lion.

Le petit-fils de Robert, commandeur des templiers en Aquitaine, fut brûlé vif à Paris : il expia avec courage dans les tourments un premier moment de faiblesse. Il ne trouva pas dans Philippe le Bel la tolérance qu'un troubadour avait rencontrée dans Robert : pourtant Philippe, qui brûlait les templiers, faisait enlever et souffleter les papes.

Une multitude de souvenirs historiques s'attachent à différents lieux de l'Auvergne. Le village de la Tour rappelle un nom à jamais glorieux pour la France, La Tour d'Auvergne.

Marguerite de Valois se consolait un peu trop gaiement à Usson de la perte de ses grandeurs et des malheurs du royaume; elle avait séduit le marquis de Canillac, qui la gardait dans ce château. Elle faisait semblant d'aimer la femme de Canillac : « Le bon du jeu, dit d'Aubigné, fut qu'aussitost que son mari « (Canillac) eut le dos tourné pour aller à Paris, Marguerite la « despouilla de ses beaux joyaux, la renvoya comme une peteuse avec tous ses gardes, et se rendit dame et maistresse de « la place. Le marquis se trouva beste, et servit de risée au roi « de Navarre. »

Marguerite aimait beaucoup ses amants tandis qu'ils vivaient; à leur mort elle les pleurait, faisait des vers pour leur mémoire, déclarait qu'elle leur serait toujours fidèle : *Mentem Venus ipsa dedit :*

Atys, de qui la perte attriste mes années;
Atys, digne des vœux de tant d'âmes bien nées,
Que j'avais élevé pour montrer aux humains
Une œuvre de mes mains.
. . . .
Si je cesse d'aimer, qu'on cesse de prétendre:
Je ne veux désormais être prise, ni prendre.

Et, dès le soir même, Marguerite était prise et mentait à son amour et à sa muse.

Elle avait aimé La Mole, décapité avec Coconas : pendant la nuit, elle fit enlever la tête de ce jeune homme, la parfuma, l'enterra de ses propres mains, et soupira ses regrets au bel *Hyacinthe*. « Le pauvre diable d'Aubiac, en allant à la potence, « au lieu de se souvenir de son âme et de son salut, baisoit un « manchon de velours raz bleu qui lui restoit des bienfaits de sa « dame. » Aubiac, en voyant Marguerite pour la première fois, avait dit : « Je voudrois avoir passé une nuit avec elle, à peine « d'être pendu quelque temps après. » Martigues portait aux combats et aux assauts un petit chien que lui avait donné Marguerite.

D'Aubigné prétend que Marguerite avait fait faire à Usson les lits de ses dames extrêmement hauts, « afin de ne plus s'escor« cher, comme elle souloit, les espaules en s'y fourrant à quatre « pieds pour y chercher Pominy, » fils d'un chaudronnier d'Auvergne, et qui, d'enfant de chœur qu'il était, devint secrétaire de Marguerite.

Le même historien la prostitue dès l'âge de onze ans à d'Antragues et à Charin; il la livre à ses deux frères, François, duc d'Alençon, et Henri III; mais il ne faut pas croire entièrement les satires de d'Aubigné, huguenot hargneux, ambitieux mécontent, d'un esprit caustique : Pibrac et Brantôme ne parlent pas comme lui.

Marguerite n'aimait point Henri IV, qu'elle trouvait malpropre;

Elle recevait Champvallon « dans un lit éclairé avec des flam-« beaux, entre deux linceuls de taffetas noir. » Elle avait écouté M. de Mayenne, *bon compagnon gros et gras, et voluptueux comme elle; et ce grand degousté de vicomte de Turenne, et ce vieux rufian de Pibrac, dont elle montroit les lettres pour rire à Henri IV; et ce petit chicon de valet de Provence, Date, qu'avec six aulnes d'étoffe elle avoit anobli dans Usson;* et *ce bec-jaune de Bajaumont*, le dernier de la longue liste qu'avait commencée d'Antragues, et qu'avaient continuée, avec les favoris déjà cités, le duc de Guise, Saint-Luc et Bussy.

Selon le père Lacoste, la seule *vue de l'ivoire du bras de Marguerite* triompha de Canillac.

Pour finir ce *notable commentaire*, *qui m'est eschappé d'un flux de caquet*, comme parle Montaigne, je dirai que les deux lignées royales des d'Orléans et des Valois avaient peu de mœurs, mais qu'elles avaient du génie; elles aimaient les lettres et les arts : le sang français et le sang italien se mêlaient en elles par Valentine de Milan et Catherine de Médicis. François Ier était poëte, témoin ses vers charmants sur Agnès Sorel; sa sœur, *la royne de Navarre*, contait à la manière de Boccace; Charles IX rivalisait avec Ronsard; les chants de Marguerite de Valois, d'ailleurs tolérante et humaine (elle sauva plusieurs victimes à la Saint-Barthélemy), étaient répétés par toute la cour : ses *Mémoires* sont pleins de dignité, de grâce et d'intérêt.

Le siècle des arts en France est celui de François Ier en descendant jusqu'à Louis XIII, nullement le siècle de Louis XIV : le *petit palais* des Tuileries, le vieux Louvre, une partie de Fontainebleau et d'Anet, le palais du Luxembourg, sont ou étaient fort supérieurs aux monuments du grand roi.

C'était tout un autre personnage que Marguerite de Valois, ce chancelier de l'Hospital, né à Aigueperse, à quinze ou seize lieues d'Usson. « C'estoit un autre censeur Caton, celui-là, dit « Brantôme, et qui savoit très-bien censurer et corriger le monde « corrompu. Il en avoit du moins toute l'apparence avec sa « grande barbe blanche, son visage pasle, sa façon grave, qu'on « eust dit à le voir que c'estoit un vrai portrait de saint Jérosme.

« Il ne falloit pas se jouer avec ce grand juge et rude magis-« trat; si estoit-il pourtant doux quelquefois, là où il voyoit de « la raison... Ces belles-lettres humaines lui rabattoient beau-« coup de sa rigueur de justice. Il estoit grand orateur et fort « disert, grand historien, et surtout très-divin poëte latin, comme « plusieurs de ses œuvres l'ont manifesté tel. »

La chancelier de l'Hospital, peu aimé de la cour et disgracié, se retira pauvre dans une petite maison de campagne auprès d'Étampes. On l'accusait de modération en religion et en politique : des assassins furent envoyés pour le tuer lors du massacre de la Saint-Barthélemy. Ses domestiques voulaient fermer les portes de sa maison : « Non, non, dit-il; si la petite porte « n'est bastante pour les faire entrer, ouvrez la grande. »

La veuve du duc de Guise sauva la fille du chancelier, en la cachant dans sa maison; il dut lui-même son salut aux prières de la duchesse de Savoie. Nous avons son testament en latin : Brantôme nous le donne en français; il est curieux, et par les dispositions et par les détails qu'il renferme.

« Ceux, dit l'Hospital, qui m'avoient chassé, prenoient une « couverture de religion, et eux-mesmes estoient sans pitié et « religion ; mais je vous puis assurer qu'il n'y avoit rien qui les « esmust davantage que ce qu'ils pensoient que tant que je serois « en charge il ne leur seroit permis de rompre les edits du roi, « ni de piller ses finances et celles de ses sujets.

« Au reste, il y a presque cinq ans que je mene ici la vie de « Laërte... et ne veux point rafraischir la memoire des choses « que j'ai souffertes en ce despartement de la cour. »

Les murs de sa maison tombaient; il avait de la peine à nourrir ses vieux serviteurs et sa nombreuse famille; il se consolait, comme Cicéron, avec les Muses : mais il avait désiré voir les peuples rétablis dans leur liberté, et il mourut lorsque les cadavres des victimes du fanatisme n'avaient pas encore été mangés par les vers, ou dévorés pas les poissons et les vautours.

Je voudrais bien placer Châteauneuf de Randon en Auvergne; il en est si près! C'est là que Du Guesclin reçut sur son cercueil les clefs de la forteresse : nargue des deux manuscrits qui ont fait capituler la place quelques heures avant la mort du connétable. « Vous verrez dans l'histoire de ce Breton une âme forte, « nourrie dans le fer, petrie sous des palmes, dans laquelle Mars « fit eschole longtemps. La Bretagne en fut l'essai; l'Anglois, « son boute-hors; la Castille, son chef-d'œuvre : dont les actions « n'estoient que heraults de sa gloire; les defaveurs, theastres « elevés à sa constance; le cercueil, embasement d'un immortel « trophée. »

L'Auvergne a subi le joug des Visigoths et des Francs, mais elle n'a été colonisée que par les Romains; de sorte que, s'il y a des Gaulois en France il faut les chercher en Auvergne, *montes Celtorum*. Tous ses monuments sont celtiques; et ses anciennes maisons descendent ou des familles romaines consacrées à l'épiscopat, ou des familles indigènes.

La féodalité poussa néanmoins de vigoureuses racines en Auvergne; toutes les montagnes se hérissèrent de châteaux. Dans ces châteaux s'établirent des seigneurs qui exercèrent ces petites tyrannies, ces droits bizarres, enfants de l'arbitraire, de la grossièreté des mœurs et de l'ennui. A Langeac, le jour de la fête de saint Galles, un châtelain jetait un millier d'œufs à la tête des paysans, comme en Bretagne, chez un autre seigneur, on apportait un bœuf garrotté dans un grand chariot traîné par six bœufs.

Un seigneur de Tournemine, assigné dans son manoir d'Auvergne par un huissier appelé *Loup*, lui fit couper le poing, disant que jamais loup ne s'était présenté à son château sans qu'il n'eût laissé sa patte clouée à la porte. Aussi arriva-t-il qu'aux *grands jours* tenus à Clermont en 1665, ces petites fredaines produisirent douze mille plaintes rendues en justice criminelle. Presque toute la noblesse fut obligée de fuir, et l'on n'a point oublié l'homme *aux douze apôtres*. Le cardinal de Richelieu fit raser une partie des châteaux d'Auvergne; Louis XIV en acheva la destruction. De tous ces donjons en ruine, un des plus célèbres est celui de Murat ou d'Armagnac. Là fut pris le malheureux Jacques, duc de Nemours, jadis lié d'amitié avec ce Jean V, comte d'Armagnac, qui avait épousé publiquement sa propre sœur. En vain le duc de Nemours adressa-t-il une lettre bien humble à Louis XI, *écrite en la cage de la Bastille* et signée *le pauvre Jacques*; il fut décapité aux halles de Paris, et ses trois jeunes fils, placés sous l'échafaud, furent couverts du sang de leur père.

Charles de Valois, duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, frère utérin de la marquise de Verneuil, fut investi du comté de Clermont et d'Auvergne. Il entra dans les complots de Biron, dont la mort est justement reprochée à Henri IV. A la mort de Henri III, Henri IV avait dit à Armand de Gontaut, baron de Biron : *C'est à ceste heure qu'il faut que vous mettiez la main droite à ma couronne; venez-moi servir de pere et d'ami contre ces gens qui n'aiment ni vous ni moi.* Henri aurait dû garder la mémoire de ces paroles; il aurait dû se souvenir que Charles de Gontaut, fils d'Armand, avait été son compagnon d'armes; il aurait dû se souvenir que la tête de celui qui

avait mis *la main droite à sa couronne* avait été emportée par un boulet : ce n'était pas au Béarnais à joindre la tête du fils à la tête du père.

Le comte d'Auvergne, pour de nouvelles intrigues, fut arrêté à Clermont; sa maîtresse, la dame de Châteaugay, menaçait de tuer de cent coups de pistolet et de cent coups d'épée d'Eure et Murat qui avaient saisi le comte : elle ne tua personne. Le comte d'Auvergne fut mis à la Bastille; il en sortit sous Louis XIII, et vécut jusqu'en 1650 : c'était la dernière goutte du sang des Valois.

Le duc d'Angoulême était brave, léger et lettré comme tous les Valois. Ses Mémoires contiennent une relation touchante de la mort de Henri III, et un récit détaillé du combat d'Arques, auquel lui, duc d'Angoulême, s'était trouvé à l'âge de seize ans. Chargeant Sagonne, ligueur décidé, qui lui criait : « Du fouet! du fouet! petit garçon! » il lui cassa la cuisse d'un coup de pistolet, et obtint les prémices de la victoire.

L'Auvergne fut presque toujours en révolte sous la seconde race; elle dépendait de l'Aquitaine; et la charte d'Aalon a prouvé que les premiers ducs d'Aquitaine descendaient en ligne directe de la race de Clovis; ils combattaient donc les Carlovingiens comme des usurpateurs du trône. Sous la troisième race, lorsque la Guyenne, fief de la couronne de France, tomba par alliance et héritage à la couronne d'Angleterre, l'Auvergne se trouva anglaise en partie : elle fut alors ravagée par les grandes compagnies, par les écorcheurs, etc. On chantait partout des complaintes latines sur les malheurs de la France :

Plange regni respublica,
Tua gens ut schismatica
Desolatur, etc.

Pendant les guerres de la Ligue, l'Auvergne eut beaucoup à souffrir. Les siéges d'Issoire sont fameux : le capitaine Merle, partisan protestant, fit écorcher vifs trois religieux de l'abbaye d'Issoire Ce n'était pas la peine de crier si haut contre les violences des catholiques.

On a beaucoup cité, et avec raison, la réponse du gouverneur de Bayonne à Charles IX qui lui ordonnait de massacrer les protestants. Montmorin, commandant en Auvergne à la même époque, fit éclater la même générosité. La noble famille qui avait montré un si véritable dévouement à son prince, ne l'a point démenti de nos jours; elle a répandu son sang pour un monarque aussi vertueux que Charles IX fut criminel.

Voltaire nous a conservé la lettre de Montmorin.

« Sire,

« J'ai reçu un ordre, sous le sceau de Votre Majesté, de faire « mourir tous les protestants qui sont dans ma province. Je res« pecte trop Votre Majesté pour ne pas croire que ces lettres « sont supposées; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'ordre est véri« tablement émané d'elle, je la respecte aussi trop pour lui « obéir. »

C'est de Clermont que nous viennent les deux plus anciens historiens de la France, Sidoine Apollinaire et Grégoire de Tours. Sidoine, natif de Lyon et évêque de Clermont, n'est pas seulement un poëte, c'est un écrivain qui nous apprend comment les rois francs célébraient leurs noces dans un fourgon, comment ils s'habillaient et quel était leur langage. Grégoire de Tours nous dit, sans compter le reste, ce qui se passait à Clermont de son temps; il raconte, avec une ingénuité de détails qui fait frémir, l'épouvantable histoire du prêtre Anastase, enfermé par l'évêque Caulin dans un tombeau avec le cadavre d'un vieillard. L'anecdote des deux amants est aussi fort célèbre : les deux tombeaux d'Injuriosus et de Scholastique se rapprochèrent, en signe de l'étroite union de deux chastes époux, qui ne craignaient plus de manquer à leur serment. Quelque chose de semblable a été dit depuis d'Abeilard et d'Héloïse : on n'a pas la même confiance dans le fait. Grégoire de Tours, naïf dans ses pensées, barbare dans son langage, ne laisse pas que d'être fleuri et rhétoricien dans son style.

L'Auvergne a vu naître le chancelier de l'Hospital, Domat, Pascal, le cardinal de Polignac, l'abbé Gérard, le père Sirmond; et de nos jours La Fayette, Desaix, d'Estaing, Chamfort, Thomas, l'abbé Delille, Chabrol, Dulaure, Montlosier et Barante. J'oubliais de compter ce Lizet, ferme dans la prospérité, lâche au malheur, faisant brûler les protestants, requérant la mort pour le connétable de Bourbon, et n'ayant pas le courage de perdre une place.

Maintenant que ma mémoire ne fournit plus rien d'essentiel sur l'histoire d'Auvergne, parlons de la cathédrale de Clermont, de la Limagne et du Puy de Dôme.

La cathédrale de Clermont est un monument gothique qui, comme tant d'autres, n'a jamais été achevé. Hugues de Tours commença à la faire bâtir en partant pour la Terre-Sainte, sur un plan donné par Jean de Campis. La plupart de ces grands monuments ne se finissaient qu'à force de siècles, parce qu'ils coûtaient des sommes immenses La chrétienté entière payait ces sommes du produit des quêtes et des aumônes.

La voûte en ogive de la cathédrale de Clermont est soutenue par des piliers si déliés qu'ils sont effrayants à l'œil : c'est à croire que la voûte va fondre sur votre tête. L'église, sombre et religieuse, est assez bien ornée pour la pauvreté actuelle du culte. On y voyait autrefois le tableau de la *Conversion de saint Paul*, un des meilleurs de Lebrun; on l'a ratissé avec la lame d'un sabre : *Turba ruit!* Le tombeau de Massillon était aussi dans cette église; on l'en a fait disparaître dans un temps où rien n'était à sa place, pas même la mort.

Il y a longtemps que la Limagne est célèbre par sa beauté. On cite toujours le roi Childebert à qui Grégoire de Tours fait dire : « Je voudrais voir quelque jour la Limagne d'Auvergne, que « l'on dit être un pays si agréable. » Salvien appelle la Limagne la *moelle des Gaules*. Sidoine en peignant la Limagne d'autrefois semble peindre la Limagne d'aujourd'hui. *Taceo territorii peculiarem jucunditatem, viatoribus molle, fructuosum aratoribus, venatoribus voluptuosum; quod montium cingunt dorsa pascuis, latera vinetis, terrena villis, saxosa castellis, opaca lustris, aperta culturis, concava fontibus, abrupta fluminibus : quod denique hujusmodi est, ut semel visum advenis, multis* PATRIÆ OBLIVIONEM SÆPE PERSUADEAT.

On croit que la Limagne a été un grand lac; que son nom vient du grec λίμνη : Grégoire de Tours écrit alternativement *Limane* et *Limania*. Quoi qu'il en soit, Sidoine, jouant sur le mot, disait dès le quatrième siècle, *æquor agrorum in quo, sine periculo, quæstuosæ fluctuant in segetibus undæ*. C'est en effet une mer de moissons.

La position de Clermont est une des plus belles du monde.

Qu'on se représente des montagnes s'arrondissant en un demi-cercle; un monticule attaché à la partie concave de ce demi-cercle; sur ce monticule Clermont; au pied de Clermont, la Li-

magne, formant une vallée de vingt lieues de long, de six, huit et dix de large.

La place du (1)..... offre un point de vue admirable sur cette vallée. En errant par la ville au hasard, je suis arrivé à cette place vers six heures et demie du soir. Les blés mûrs ressemblaient à une grève immense, d'un sable plus ou moins blond. L'ombre des nuages parsemait cette plage jaune de taches obscures, comme des couches de limon ou des bancs d'algue : vous eussiez cru voir le fond d'une mer dont les flots venaient de se retirer.

Le bassin de la Limagne n'est point d'un niveau égal; c'est un terrain tourmenté dont les bosses de diverses hauteurs semblent unies quand on les voit de Clermont, mais qui, dans la vérité, offrent des inégalités nombreuses et forment une multitude de petits vallons au sein de la grande vallée. Des villages blancs, des maisons de campagne blanches, de vieux châteaux noirs, des collines rougeâtres, des plants de vignes, des prairies bordées de saules, des noyers isolés qui s'arrondissent comme des orangers, ou portent leurs rameaux comme les branches d'un candélabre, mêlent leurs couleurs variées à la couleur des froments. Ajoutez à cela tous les jeux de la lumière.

A mesure que le soleil descendait à l'occident, l'ombre coulait à l'orient et envahissait la plaine. Bientôt le soleil a disparu; mais baissant toujours et marchant derrière les montagnes de l'ouest, il a rencontré quelque défilé débouchant sur la Limagne : précipités à travers cette ouverture, ses rayons ont soudain coupé l'uniforme obscurité de la plaine par un fleuve d'or. Les monts qui bordent la Limagne au levant retenaient encore la lumière sur leur cime; la ligne que ces monts traçaient dans l'air se brisait en arcs dont la partie convexe était tournée vers la terre. Tous ces arcs se liant les uns aux autres par les extrémités, imitaient à l'horizon la sinuosité d'une guirlande, ou les festons de ces draperies que l'on suspend aux murs d'un palais avec des roses de bronze. Les montagnes du levant dessinées de la sorte, et peintes, comme je l'ai dit, des reflets du soleil opposé, ressemblaient à un rideau de moire bleue et pourpre; lointaine et dernière décoration du pompeux spectacle que la Limagne étalait à mes yeux.

Les deux degrés de différence entre la latitude de Clermont et celle de Paris sont déjà sensibles dans la beauté de la lumière : cette lumière est plus fine et moins pesante que dans la vallée de la Seine; la verdure s'aperçoit de plus loin et paraît moins noire :

> Adieu donc, *Chanonat!* adieu, frais paysages!
> Il semble qu'un autre air parfume vos rivages;
> Il semble que leur vue ait ranimé mes sens,
> M'ait redonné la joie et rendu mon printemps.

Il faut en croire le poëte de l'Auvergne.

J'ai remarqué ici dans le style de l'architecture des souvenirs et des traditions de l'Italie : les toits sont plats, couverts en tuiles à canal; les lignes des murs, longues; les fenêtres, étroites et percées haut; les portiques, multipliés; les fontaines, fréquentes. Rien ne ressemble plus aux villes et aux villages de l'Apennin que les villes et les villages des montagnes de Thiers, de l'autre côté de la Limagne, au bord de ce Lignon où Céladon ne se noya pas, sauvé qu'il fut par les trois nymphes Sylvie, Galatée et Léonide.

(1) Je n'ai jamais pu lire le nom à demi effacé dans l'original écrit au crayon; c'est sans doute la place de Jaude.

Il ne reste aucune antiquité romaine à Clermont, si ce n'est peut-être un sarcophage, un bout de voie romaine, et des ruines d'aqueduc; pas un fragment de colosse, pas même de traces des maisons, des bains et des jardins de Sidoine. Nemetum et Clermont ont soutenu au moins sept siéges, ou, si l'on veut, ils ont été pris et détruits une vingtaine de fois.

Un contraste assez frappant existe entre les femmes et les hommes de cette province. Les femmes ont les traits délicats, la taille légère et déliée; les hommes sont construits fortement, et il est impossible de ne pas reconnaître un véritable Auvergnat à la forme de la mâchoire inférieure. Une province, pour ne parler que des morts, dont le sang a donné Turenne à l'armée, l'Hospital à la magistrature, et Pascal aux sciences et aux lettres, a prouvé qu'elle a une vertu supérieure.

Je suis allé au Puy de Dôme par pure affaire de conscience. Il m'est arrivé ce à quoi je m'étais attendu : la vue du haut de cette montagne est beaucoup moins belle que celle dont on jouit de Clermont. La perspective à vol d'oiseau est plate et vague; l'objet se rapetisse dans la même proportion que l'espace s'étend.

Il y avait autrefois sur le Puy de Dôme une chapelle dédiée à saint Barnabé; on en voit encore les fondements : une pyramide de pierre de dix ou douze pieds marque aujourd'hui l'emplacement de cette chapelle. C'est là que Pascal a fait les premières expériences sur la pesanteur de l'air. Je me représentais ce puissant génie cherchant à découvrir, sur ce sommet solitaire, les secrets de la nature, qui devaient le conduire à la connaissance des mystères du Créateur de cette même nature. Pascal se fraya, au moyen de la science, le chemin à l'ignorance chrétienne; il commença par être un homme sublime, pour apprendre à devenir un simple enfant.

Le Puy de Dôme n'est élevé que de huit cent vingt-cinq toises au-dessus du niveau de la mer; cependant je sentis à son sommet une difficulté de respirer que je n'ai éprouvée ni dans les Alléghanys, en Amérique, ni sur les plus hautes Alpes de la Savoie. J'ai gravi le Puy de Dôme avec autant de peine que le Vésuve; il faut près d'une heure pour monter de sa base au sommet par un chemin raide et glissant; mais la verdure et les fleurs vous suivent. La petite fille qui me servait de guide m'avait cueilli un bouquet des plus belles pensées; j'ai moi-même trouvé sous mes pas des œillets rouges d'une élégance parfaite. Au sommet du mont, on voit partout de larges feuilles d'une plante bulbeuse, assez semblable au lis. J'ai rencontré, à ma grande surprise, sur ce lieu élevé, trois femmes qui se tenaient par la main et qui chantaient un cantique. Au-dessous de moi, des troupeaux de vaches paissaient parmi les monticules que domine le Puy de Dôme. Ces troupeaux montent à la montagne avec le printemps, et en descendent avec la neige. On voit partout les *burons* ou les chalets de l'Auvergne, mauvais abris de pierres sans ciment, ou de bois gazonné. Chantez les chalets, mais ne les habitez pas.

Le patois de la montagne n'est pas exactement celui de la plaine. La *musette*, d'origine celtique, sert à accompagner quelques airs de romances, qui ne sont pas sans euphonie, et sur lesquels on a fait des paroles françaises. Les Auvergnats, comme les habitants du Rouergue, vont vendre des mules en Catalogne et en Aragon; ils rapportent de ce pays quelque chose d'espagnol qui se marie bien avec la solitude de leurs montagnes; ils font pour leurs longs hivers provision de soleil et d'histoires. Les voyageurs et les vieillards aiment à conter, parce qu'ils ont beaucoup vu : les uns ont cheminé sur la terre, les autres, dans la vie.

Les pays de montagnes sont propres à conserver les mœurs.

Une famille d'Auvergne, appelée les *Guittard-Pinon*, cultivait en commun des terres dans les environs de Thiers; elle était gouvernée par un chef électif, et ressemblait assez à un ancien clan d'Ecosse. Cette espèce de république champêtre a survécu à la révolution; mais elle est au moment de se dissoudre.

Je laisse de côté les curiosités naturelles de l'Auvergne, la grotte de Royat, charmante néanmoins par ses eaux et sa verdure; les diverses fontaines minérales, la fontaine pétrifiante de Saint-Allyre, avec le pont de pierre qu'elle a formé, et que le roi Charles IX voulut voir; le puits de la poix, les volcans éteints, etc.

Je laisse aussi à l'écart les merveilles des siècles moyens, les orgues, les horloges avec leur carillon et leurs têtes de Maure ou de More, qui ouvraient des bouches effroyables quand l'heure venait à sonner. Les processions bizarres, les jeux mêlés de superstition et d'indécence, mille autres coutumes de ces temps, n'appartiennent pas plus à l'Auvergne qu'au reste de l'Europe gothique.

J'ai voulu, avant de mourir, jeter un regard sur l'Auvergne, en souvenance des impressions de ma jeunesse. Lorsque j'étais enfant dans les bruyères de ma Bretagne, et que j'entendais parler de l'Auvergne et des petits Auvergnats, je me figurais que l'Auvergne était un pays bien loin, bien loin, où l'on voyait des choses étranges, où l'on ne pouvait aller qu'avec de grands périls, en cheminant sous la garde de la mère de Dieu.



La jeune mère indienne.

.... Une chose m'a frappé et charmé à la fois: j'ai retrouvé dans l'habit du paysan auvergnat le vêtement du paysan breton. D'où vient cela? C'est qu'il y avait autrefois pour ce royaume, et même pour l'Europe entière, un fond d'habillement commun. Les provinces reculées ont gardé les anciens usages, tandis que les départements voisins de Paris ont perdu leurs vieilles mœurs: de là cette ressemblance entre certains villageois placés aux extrémités opposées de la France, et qui ont été défendus contre les nouveautés par leur indigence et leur solitude.

Je ne vois jamais sans une sorte d'attendrissement ces petits Auvergnats qui vont chercher fortune dans ce grand monde, avec une boîte et quelques méchantes paires de ciseaux. Pauvres enfants qui *dévalent* bien tristes de leurs montagnes, et qui préféreront toujours le pain bis et la *bourrée* aux prétendues joies de la plaine. Ils n'avaient guère que l'espérance dans leur boîte en descendant de leurs rochers; heureux s'ils la rapportent à la chaumière paternelle!

FIN DU VOYAGE A CLERMONT.